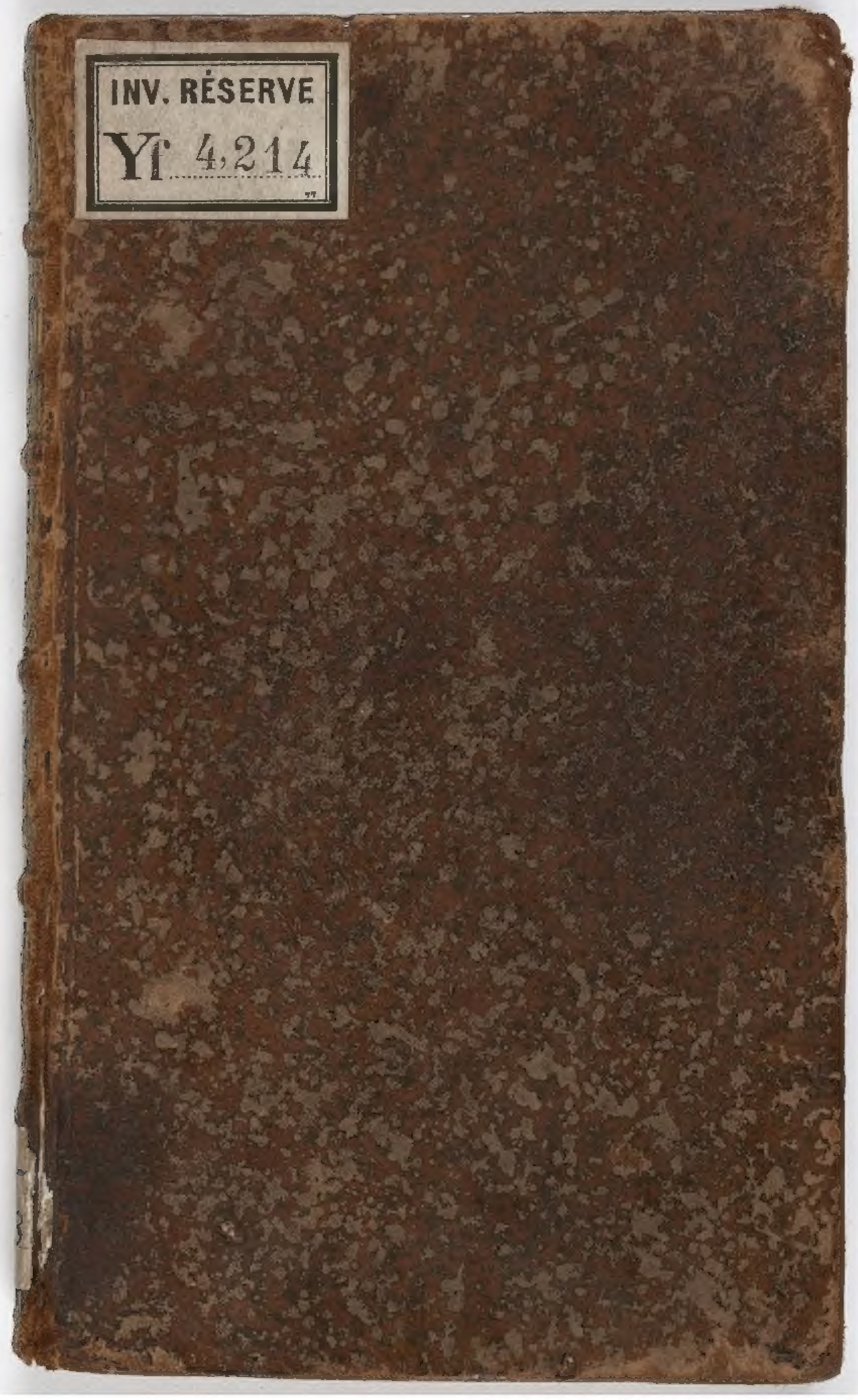
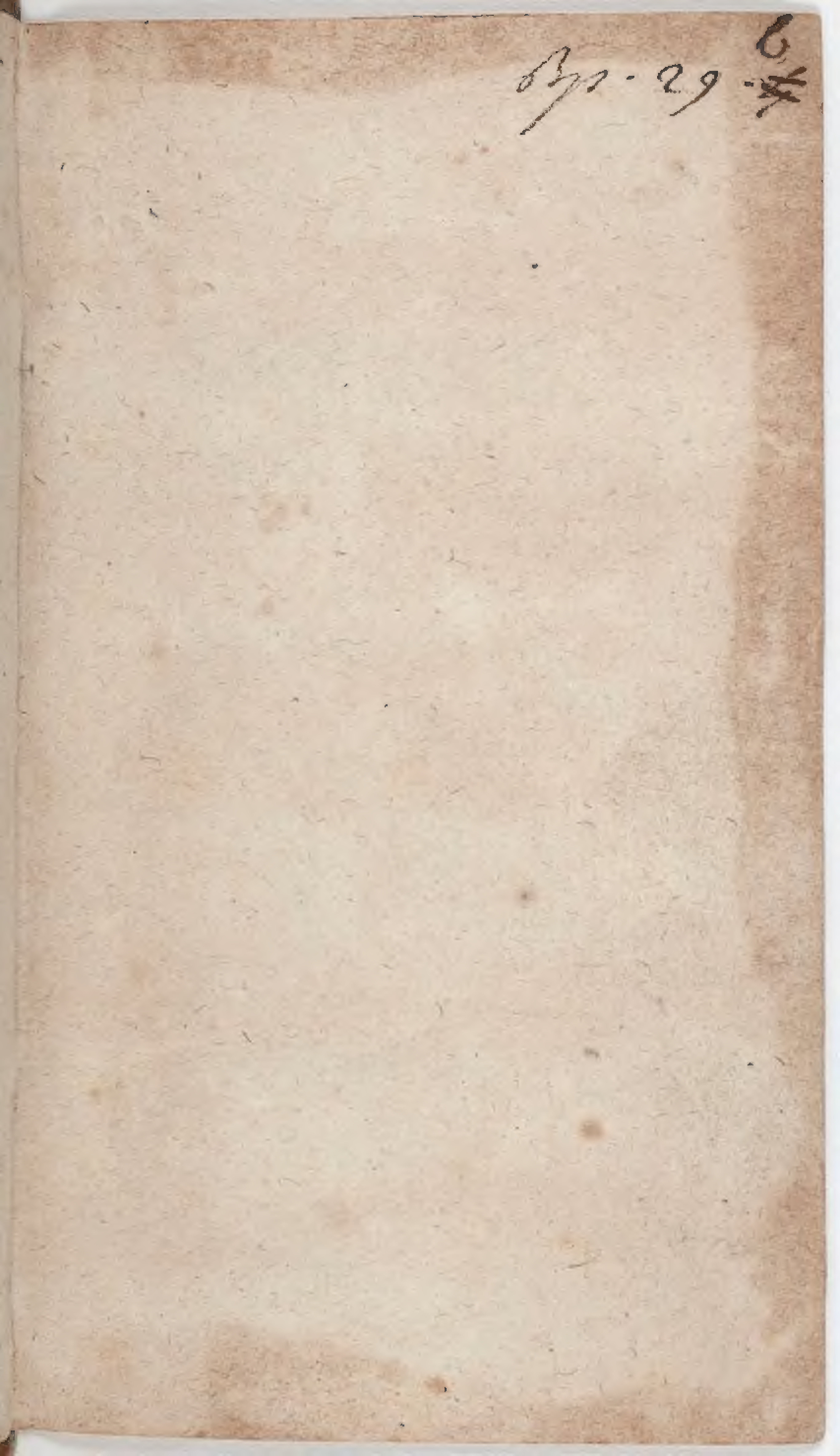

INV. RÉSERVE
Yf 4,214



# LETTRE
## SUR LA COMEDIE
## DE
## L'IMPOSTEUR.





MDCLXVII.

# AVIS.

CEtte *Lettre eſt composée de deux parties : la premiere eſt une relation de la repreſentation de l'Impoſteur, & la derniere conſiſte en deux reflexions ſur cette Comedie. Pour ce qui eſt de la relation, on a crû qu'il étoit à propos d'avertir ici, que l'Auteur n'a vû la piece qu'il raporte, que la ſeule fois qu'elle a été repreſentée en public, & ſans aucun deſſein d'en rien retenir, ne prevoyant pas l'occaſion qui l'a engagé à faire ce petit Ouvrage : ce qu'on ne dit point pour le loüer de bonne memoire, qui eſt une qualité pour qui il a tout le mépris imaginable ; mais bien pour aller audevant de ceux qui ne ſeront pas contens de ce qui eſt inſeré des paroles de la Comedie dans cette Relation, parce qu'ils voudroient voir la piece entiere, & qui ne ſeront*

*pas assez raisonnables pour considerer la difficulté qu'il y a eu à en retenir seulement ce qu'on en donne ici. L'Auteur s'est contenté la plûpart du tems de rapporter à peu prés les mêmes mots, & ne se hazarde guere à mettre des vers : il lui étoit bien aisé, s'il eût voulu, de faire autrement, & de mettre tout en vers ce qu'il rapporte, de quoi quelques gens se seroient peutétre mieux accommodez ; mais il a crû devoir ce respect au Poëte dont il raconte l'ouvrage, quoiqu'il ne l'ait jamais vû que sur le theatre, de ne point travailler sur sa matiere, & de ne se hazarder pas à défigurer ses pensées, en leur donnant peutétre un tour autre que le sien. Si cette retenue & cette sincerité ne produisent pas un effet fort agreable, on espere du mions qu'elles paroitront estimables à quelquesuns, & excusables à tous.*

*Des deux reflexions qui composent la derniere partie, on n'auroit point vû la plûpart de la derniere; & l'Auteur n'auroit fait que la proposer sans la prouver, s'il en avoit été crû, parcequ'elle lui semble trop speculative; mais il n'a pas été le maitre : toutefois comme il se défie extremement de la delicatesse des esprits du siecle, qui se rebutent à la moindre apparence de dogme, il n'a pû s'empécher d'avertir dans le lieu méme, comme on verra, ceux qui n'aiment pas le raisonnement, qu'ils n'ont que faire de passer outre. Ce n'est pas qu'il n'ait fait tout ce que la brieveté du tems & ses occupations de devoir lui ont permis, pour donner à son discours l'air le moins contraint, le plus libre & le plus dégagé qu'il a pû; mais comme il n'est point de genre d'écrire plus difficile que celui-là, il avoüe*

*de bonne foi, qu'il auroit encor besoin de cinq ou six mois pour mettre ce seul discours du Ridicule, non pas dans l'état de perfection dont la matiere est capable, mais seulement dans celui qu'il est capable de lui donner.*

*En general on prie les Lecteurs de considerer la circonspection dont l'Auteur a usé dans cette matiere, & de remarquer que dans tout ce petit Ouvrage il ne se trouvera pas qu'il juge en aucune maniere de ce qui est en question, sur la Comedie qui en est le sujet. Car pour la premiere partie, ce n'est, comme on a déja dit, qu'une relation fidele de la chose, & de ce qui s'en est dit pour & contre par les intelligens : & pour les reflexions qui composent l'autre, il n'y parle que sur des suppositions, qu'il n'examine point. Dans la premiere il suppose l'innocence de cette*

*piece, quant au particulier de tout ce qu'elle contient, ce qui est le point de la question, & s'attache simplement à combattre une objection generale qu'on a faite, sur ce qu'il est parlé de la Religion: & dans la derniere continuant sur la méme supposition, il propose une utilité accidentelle qu'il croit qu'on en peut tirer contre la galanterie & les galans: utilité qui assurément est grande, si elle est veritable; mais qui, quand elle le seroit, ne justifieroit pas les defauts essentiels que les Puissances ont trouvez dans cette Comedie, si tant est qu'ils y soient, ce qu'il n'examine point.*

*C'est ce qu'on a crû devoir dire par avance, pour la satisfaction des gens sages, & pour prevenir la pensée que le titre de cet Ouvrage leur pouroit donner, qu'on manque au respect qui est dû aux Puissances: mais*

*aussi aprés avoir eu cette déference & ce soin pour le jugement des hommes, & leur avoir rendu un témoignage si précis de sa conduite, s'ils n'en jugent pas equitablement, l'Auteur a sujet de s'en consoler, puisqu'il ne fait enfin que ce qu'il croit devoir à la Iustice, à la Raison & à la Verité.*

LETTRE

# LETTRE SVR LA COMEDIE DE L'IMPOSTEVR.

MONSIEVR,

Puiſque c'eſt un crime pour moy que d'avoir eſté à la premiere repreſentation de l'Impoſteur, que vous avez manquée; & que je ne ſaurois en obtenir le pardon, qu'en reparant la perte que vous avez faite, & qu'il vous plaiſt de m'imputer : il faut bien que j'eſſaye de rentrer dans vos bonnes graces, & que je faſſe violence à ma pareſſe, pour ſatisfaire voſtre curioſité.

Imaginez-vous donc de voir d'abord paroître une Vieille,

qu'à ſon air & à ſes habits on n'auroit garde de prendre pour la mere du maiſtre de la maiſon, ſi le reſpect & l'empreſſement avec lequel elle eſt ſuivie de diverſes perſonnes tres propres & de fort bonne mine, ne la faiſoient connoître. Ses paroles & ſes grimaces témoignent également ſa colere & l'envie qu'elle a de ſortir d'un lieu, où elle avoue franchement *qu'elle ne peut plus demeurer, voyant la maniere de vie qu'on y mene.* C'eſt ce qu'elle décrit d'une merveilleuſe ſorte: & comme ſon Petitfils oſe luy répondre, elle s'emporte contre luy, & luy fait ſon portrait avec les couleurs les plus naturelles & les plus aigres qu'elle peut trouver; & conclut *qu'il y a longtemps qu'elle a dit à ſon pere, qu'il ne ſeroit jamais qu'un Vaurien.*

Autant en fait-elle pour le mesme sujet à sa Bru, au Frere de sa Bru, & à sa Suivante ; la passion qui l'anime luy fournissant des paroles, elle reüssit si bien dans tous ces caracteres si differens, que le Spectateur ôtant de chacun d'eux ce qu'elle y met du sien, c'est à dire l'austerité ridicule du temps passé, avec laquelle elle juge de l'esprit & de la conduite d'aujourd'huy, connoist tous ces gens-là mieux qu'elle-mesme, & reçoit une volupté tres sensible d'estre informé dés l'abord de la nature des personnages par une voie si fidele & si agreable.

Sa connoissance n'est pas bornée à ce qu'il voit, & le caractere des absens resulte de celuy des presens. On voit fort clairement par tout le discours de la Vieille,

qu'elle ne jugeroit pas ſi rigoureuſement des deportemens de ceux à qui elle parle, s'ils avoient autant de reſpect, d'eſtime & d'admiration que ſon Fils & elle pour M[r] Panulphe : que toute leur méchanceté conſiſte *dans le peu de veneration qu'ils ont pour ce ſaint Homme, & dans le déplaiſir qu'ils témoignent de la déference & de l'amitié avec laquelle il eſt traité par le maiſtre de la maiſon : que ce n'eſt pas merveille qu'ils le haïſſent comme ils font, cenſurant leur méchante vie comme il fait, & qu'enfin la vertu eſt toûjours perſecutée.* Les autres ſe voulant defendre, achevent le caractere du ſaint Perſonnage, mais pourtant ſeulement comme d'un zelé indiſcret & ridicule. Et ſur ce propos le Frere de la Bru commence déja à faire voir quelle eſt

la veritable devotion, par rapport à celle de Monſieur Panulphe : de ſorte que le venin, s'il y en a à tourner la bigotterie en ridicule, eſt preſque precedé par le contrepoiſon. Vous remarquerez s'il vous plaiſt, que pour achever la peinture de ce bon Monſieur, on luy a donné un Valet, duquel, quoiqu'il n'ait point à paroiſtre, on fait le caractere tout ſemblable au ſien, c'eſt à dire, ſelon Ariſtote qu'on dépeint, le Valet pour faire mieux connoître le Maiſtre. La Suivante ſur ce propos continuant de ſe plaindre des reprimendes continuelles de l'un & de l'autre, expoſe entre autres le chapitre ſur lequel Mr Panulphe eſt plus fort, *c'eſt à crier contre les viſites que reçoit Madame*; & dit ſur cela, voulant ſeulement plaiſanter & faire

enrager la Vieille, & ſans qu'il paroiſſe qu'elle ſe doute déja de quelque choſe, *qu'il faut aſſurément qu'il en ſoit jaloux;* ce qui commence cependant à rendre croyable l'amour brutal & emporté qu'on verra aux Actes ſuivans dans le ſaint Perſonnage. Vous pouvez croire que la Vieille n'écoute pas cette raillerie, qu'elle croit impie, ſans s'emporter horriblement contre celle qui la fait : mais comme elle voit que toutes ces raiſons ne perſuadent point ces eſprits obſtinez, elle recourt aux authoritez & aux exemples, & leur apprend les étranges jugemens que font les Voiſins de leur maniere de vivre : elle appuye particulierement ſur une Voiſine, dont elle propoſe l'exemple à ſa Bru comme un modele de vertu par-

faite, & enfin *de la maniere qu'il faudroit qu'elle vécust*, c'est à dire à la Panulphe. La Suivante repart aussitost, que *la sagesse de cette Voisine a attendu sa vieillesse, & qu'il luy faut bien pardonner si elle est prude, parce qu'elle ne l'est qu'à son corps defendant.* Le Frere de la Bru continuë par un caractere sanglant qu'il fait de l'humeur des gens de cet âge, *qui blâment tout ce qu'ils ne peuvent plus faire.* Comme cela touche la Vieille de fort prés, elle entreprend avec grande chaleur de répondre, sans pourtant témoigner se l'appliquer en aucune façon : ce que nous ne faisons jamais dans ces occasions, pour avoir un champ plus libre à nous defendre, en feignant d'attaquer simplement la these proposée, & à evapo-

rer toute noſtre bile contre qui nous pique de cette maniere ſubtile, ſans qu'il paroiſſe que nous le faſſions pour noſtre intereſt. Pour remettre la Vieille de ſon emotion, le Frere continue, ſans faire ſemblant d'appercevoir le deſordre où ſon diſcours l'a miſe: & pour un exemple de bigoterie qu'elle avoit apporté, il en donne ſix ou ſept, qu'il propoſe, ſoûtient & prouve l'eſtre de la veritable vertu. Nombre qui excede de beaucoup celuy des bigots alleguez par la Vieille: pour aller au devant des jugemens malicieux ou libertins, qui voudroient induire de l'avanture qui fait le ſujet de cette piece, qu'il n'y a point ou fort peu de veritables gens de bien, en témoignant par ce dénombrement, que le nombre en eſt grand en

ſoy, voire tres grand, ſi on le compare à celuy des fieffez bigots, qui ne reüſſiroient pas ſi bien dans le monde s'ils eſtoient en ſi grande quantité. Enfin la Vieille ſort de colere; & eſtant encore dans la chaleur de la diſpute, donne un ſouflet ſans aucun ſujet à la petite fille ſur qui elle s'appuye, qui n'en pouvoit mais. Cependant le Frere parlant d'elle, & l'appellant *la bonne femme*, donne occaſion à la Suivante de mettre la derniere main à ce raviſſant caractere, en luy diſant *qu'il n'auroit qu'à l'appeller ainſi devant elle; qu'elle luy diroit bien qu'elle le trouve bon, & qu'elle n'eſt point d'âge à meriter ce nom.* . . . . . . . . . .

Enſuite ceux qui ſont reſtez parlent d'affaire, & expoſent qu'ils ſont en peine de faire ache-

ver un mariage qui eſt arreſté depuis long-temps d'un fort brave Cavalier avec la fille de la maiſon, & que pourtant le Pere de la Fille differe fort obſtinément ; ne ſachant quelle peut eſtre la cauſe de ce retardement, ils l'attribuent fort naturellement au principe general de toutes les actions de ce pauvre homme coëffé de Monſieur Panulphe, c'eſt à dire à Monſieur Panulphe meſme, ſans toutefois comprendre pourquoy ny comment il peut en eſtre la cauſe. Et là on commence à rafiner le caractere du ſaint Perſonnage, en montrant par l'exemple de cette affaire domeſtique, comment les Devots ne s'arreſtant pas ſimplement à ce qui eſt plus directement de leur métier, qui eſt de critiquer & mordre, paſſent au delà ſous

des pretextes plausibles à s'ingerer dans les affaires les plus secretes & les plus seculieres des familles.

Quoique la Dame se trouvast assez mal, elle estoit descendue avec bien de l'incommodité dans cette sale basse, pour accompagner sa Bellemere : ce qui commence à former admirablement son caractere tel qu'il le faut pour la suite, d'une vraye femme de bien, qui connoist parfaitement ses veritables devoirs, & qui y satisfait jusqu'au scrupule. Elle se retire avec la Fille dont est question, nommée Mariane, & le Frere de cette fille nommé Damis, aprés estre tombez d'accord tous ensemble que le Frere de la Dame pressera son mary pour avoir de luy une derniere réponse sur le mariage.

La Suivante demeure avec ce Frere, dont le personnage est toutafait heureux dans cette occasion, pour faire rapporter avec vraysemblance & bienseance à un homme qui n'est pas de la maison, quoiqu'interessé pour sa sœur dans tout ce qui s'y passe, de quelle maniere Monsieur Panulphe y est traité. Cette fille le fait admirablement : elle conte comment *il tient le haut de la table aux repas*; comment *il est servi le premier de tout ce qu'il y a de meilleur*; comment *le maistre de la maison & luy ne se traitent que de frere*. Enfin comme elle est en beau chemin, Monsieur arrive.

Il luy demande d'abord *ce qu'on fait à la maison*, & en reçoit pour réponse, que *Madame se porte assez mal*; à quoy sans repliquer il continue : *Et Panulphe?*

La

La Suivante contrainte de répondre, luy dit brusquement que *Panulphe se porte bien.* Sur quoy l'autre s'écrie d'un ton mélé d'admiration & de compassion : *Le pauvre homme !* La Suivante revient d'abord à l'incommodité de sa Maitresse, par trois fois est interrompuë de mesme, répond de mesme, & revient de mesme ; ce qui est la maniere du monde la plus heureuse & la plus naturelle de produire un caractere aussi outré que celuy de ce bon Seigneur, qui paroît de cette sorte d'abord dans le plus haut degré de son entestement : ce qui est necessaire, afin que le changement qui se fera dans luy quand il sera desabusé (qui est proprement le sujet de la piece) paroisse d'autant plus merveilleux au Spectateur.

C'eſt icy que commence le caractere le plus plaiſant & le plus étrange des Bigots : car la Suivante ayant dit que *Madame n'a point ſoupé*, & Monſieur ayant répondu, comme j'ay dit, *Et Panulphe*, elle replique, qu'*il a mangé deux perdrix & quelque rôty outre cela*, enſuite qu'*il a fait la nuit toute d'une piece*, ſur ce que *ſa Maitreſſe n'avoit point dormy*; & qu'enfin *le matin avant que de ſortir pour reparer le ſang qu'avoit perdu Madame, il a bu quatre coups de bon vin pur*. Tout cela, dis-je, le fait connoître premierement pour un homme tres ſenſuel & fort gourmand, ainſi que le ſont la pluſpart des Bigots.

La Suivante s'en va, & les Beauxfreres reſtans ſeuls, le ſage prend occaſion ſur ce qui vient de ſe paſſer, de pouſſer l'autre

ſur le chapitre de ſon Panulphe. Cela ſemble affecté, non neceſſaire, & hors de propos à quelques-uns ; mais d'autres diſent que quoique ces deux hommes ayent à parler enſemble d'autre choſe de conſequence, pourtant la conſtitution de cette piece eſt ſi heureuſe, que l'Hypocrite étant cauſe directement ou indirectement de tout ce qui s'y paſſe, on ne ſauroit parler de luy qu'à propos : qu'ainſi ne ſoit, ayant fait entendre aux Spectateurs dans la Scene precedente, que Panulphe gouverne abſolument l'homme dont eſt queſtion, il eſt fort naturel que ſon Beaufrere prenne une occaſion auſſi favorable que celle-cy, pour luy reprocher l'extravagante eſtime qu'il a pour ce Cagot, qu'on croit eſtre cauſe de la méchante diſ-

position d'esprit où est le bon homme touchant le mariage dont il s'agit, comme je l'ay déja dit.

Le bon Seigneur donc pour se justifier pleinement sur ce chapitre à son Beaufrere, se met à luy conter *comment il a pris Panulphe en amitié*. Il dit que veritablement *il estoit aussi pauvre des biens temporels, que riche des eternels*. Qualité commune presque à tous les bigots, qui pour l'ordinaire ayant peu de moyens, & beaucoup d'ambition, sans aucun des talens necessaires pour la satisfaire honnêtement, resolus cependant de l'assouvir à quelque prix que ce soit, choisissent la voye de l'hypocrisie, dont les plus stupides sont capables, & par où les plus fins se laissent dupper. Le bon homme continuë qu'*il le voyoit à l'Eglise prier Dieu avec*

*beaucoup d'aßiduité & de marques de ferveur ;* que pour peu qu'on luy donnât, il disoit bientost, *C'est assez :* & quand il avoit plus qu'il ne luy falloit, il l'alloit aussitost qu'il l'avoit receu, souvent mesme *devant ceux qui luy avoient donné, distribuer aux pauvres.* Tout cela fait un effet admirable, en ce que croyant parfaitement convaincre son Beaufrere de la beauté de son choix, & de la justice de son amitié pour Panulphe, le bonhomme le convainc entierement de l'hypocrisie du personnage, par tout ce qu'il dit; de sorte que ce mesme discours fait un effet directement contraire sur ces deux hommes, dont l'un est aussi charmé par son propre recit de la vertu de Panulphe, que l'autre demeure persuadé de sa méchanceté : ce qui

joüé si bien, que vous ne sauriez l'imaginer.

L'histoire du Saint homme étant faite de cette sorte, & par une bouche tres fidelle, puisqu'elle est passionnée, finit son caractere, & attire necessairement toute la foy du Spectateur. Le Beaufrere plus pleinement confirmé dans son opinion qu'auparavant, prend occasion sur ce sujet de faire des reflexions tres solides sur les differences qui se rencontrent entre la veritable & la fausse vertu : ce qu'il fait toûjours d'une maniere nouvelle.

Vous remarquerez, s'il vous plait, que d'abord l'autre voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme*; de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses bonnes qualitez ; & tout cela

ſe reduit pourtant à dire encore une ou deux fois, *mais un homme*, *un homme*, & à conclure, *un homme enfin* : ce qui veut dire plusieurs choſes admirables ; l'une, que les bigots n'ont pour l'ordinaire aucune bonne qualité, & n'ont pour tout merite que leur bigoterie ; ce qui paroit en ce que l'homme meſme qui eſt infatué de celuycy, ne ſait que dire pour le louër. L'autre eſt un beau jeu du ſens de ces mots, *c'eſt un homme*, qui concluent tres veritablement, que Panulphe eſt extremement un homme, c'eſt à dire un fourbe, un méchant, un traitre & un animal tres pervers, dans le langage de l'ancienne Comedie : & enfin la merveille qu'on trouve dans l'admiration que noſtre entreſté a pour ſon bigot, quoiqu'il ne ſache que dire

pour le louër, montre parfaitement le pouvoir vraiment étrange de la Religion sur les esprits des hommes, qui ne leur permet pas de faire aucune reflexion sur les defauts de ceux qu'ils estiment pieux, & qui est plus grand luy seul, que celuy de toutes les autres choses ensemble.

Le bon homme pressé par les raisonnemens de son Beaufrere, ausquels il n'a rien à répondre, bien qu'il les croye mauvais luy dit adieu brusquement, & le veut quitter sans autre réponse; ce qui est le procedé naturel des opiniatres: l'autre le retient pour luy parler de l'affaire du mariage, sur laquelle il ne luy répond qu'obliquement sans se declarer, & enfin à la maniere des bigots, qui ne disent jamais rien de positif, de peur de s'engager à quelque chose, &

qui colorent toûjours l'irresolution qu'ils témoignent, de pretextes de Religion. Cela dure jusqu'à ce que le Beaufrere luy demande *un ouï, ou un non;* à quoy luy ne voulant point répondre, le quite enfin brutalement, comme il avoit déja voulu faire: ce qui fait juger à l'autre que leurs affaires vont mal, & l'oblige d'y aller pourvoir.

La Fille de la maison commence le second Acte avec son pere. Il luy demande si *elle n'est pas disposée à luy obeïr toûjours*, & à se conformer à ses volontez. Elle répond fort elegamment qu'oüy. Il continue, & luy demande encore, *que luy semble de Monsieur Panulphe :* elle bien empeschée pourquoy on luy fait cette question, hesite: enfin pressée & en-

couragée de répondre dit, *Tout ce que vous voudrez.* Le Pere luy dit qu'elle ne craigne point d'avouër ce qu'elle pense, & qu'elle dise hardiment ce qu'aussibien il devine aisément, que *les merites de Monsieur Panulphe l'ont touchée, & qu'enfin elle l'aime.* Ce qui est admirablement dans la nature, que cet homme se soit mis dans l'esprit que sa fille trouve Panulphe aimable pour mary, à cause que luy l'aime pour amy; n'y ayant rien de plus vray dans les cas comme celuycy, que la maxime, que nous jugeons des autres par nousmesmes; parce que nous croyons toûjours nos sentimens & nos inclinations fort raisonnables.

Il continue; & supposant que ce qu'il s'imagine est une verité, il dit qu'*il la veut marier avec Pa-*

*nulphe, & qu'il croit qu'elle luy obeïra fort volontiers quand il luy commandera de le recevoir pour époux.* Elle surprise luy fait redire avec un *hé* de doute & d'incertitude de ce qu'elle a oüy; à quoy le Pere replique par un autre, d'admiration de ce doute, aprés qu'il s'est expliqué si clairement. Enfin s'expliquant une seconde fois, & elle pensant bonnement sur ce qu'il a témoigné croire qu'elle aime Panulphe, que c'est peut-estre ensuite de cette croyance qu'il les veut marier ensemble, luy dit avec un empressement fort plaisant, *qu'il n'en est rien, qu'il n'est pas vray qu'elle l'aime.* De quoy le Pere se mettant en colere, la Suivante survient, qui dit son sentiment là dessus comme on peut penser. Le Pere s'emporte assez longtems contre elle,

ſans la pouvoir faire taire : enfin comme elle s'en va, il s'en va auſſi. Elle revient, & fait une Scene toute de reproches & de railleries à la Fille, ſur la foible reſiſtance qu'elle fait au beau deſſein de ſon pere, & luy dit fort plaiſamment, que *s'il trouve ſon Panulphe ſi bien fait* (car le bon homme avoit voulu luy prouver cela) *il peut l'épouſer luymeſme, ſi bon luy ſemble.* Sur ce diſcours Valere amant de cette fille à qui elle eſt promiſe, arrive. Il luy demande d'abord *ſi la nouvelle qu'il a appriſe* de ce pretendu mariage *eſt veritable.* A quoy dans la terreur où les menaces de ſon pere, & la ſurpriſe où ces nouveaux deſſeins l'ont jettée, ne répondant que foiblement & comme en tremblant, Valere continue à luy demander *ce qu'elle fera.* Inter-

terdite en partie de ſon avanture, en partie irritée du doute où il témoigne en quelque façon eſtre de ſon amour, elle luy répond *qu'elle fera ce qu'il luy conſeillera.* Il replique encore plus irrité de cette réponſe, que *pour luy il luy conſeille d'épouſer Panulphe.* Elle repart ſur le meſme ton, *qu'elle ſuivra ſon conſeil.* Il témoigne s'en peu ſoucier; elle encore moins: enfin ils ſe querellent & ſe brouillent ſi bien enſemble, qu'aprés mille retours ingenieux & paſſionnez, comme ils ſont preſts à ſe quitter, la Suivante qui les regardoit faire pour en avoir le divertiſſement, entreprend de les raccommoder, & fait tant qu'elle en vient à bout. Ils concluent comme elle leur conſeille, de ne ſe point voir pour quelque tems, & faire ſemblant cependant de

flechir aux volontez du Pere. Cela arresté, Dorine les fait partir chacun de leur côté, avec plus de peine qu'elle n'en avoit eu à les retenir, quand ils avoient voulu s'en aller un peu devant. Ce dépit amoureux a semblé hors de propos à quelquesuns dans cette piece; mais d'autres pretendent au contraire, qu'il represente tres naïvement & tres moralement la varieté surprenante des principes d'agir, qui se rencontrent en ce monde dans une mesme affaire, la fatalité qui fait le plus souvent brouiller les gens ensemble, quand il le faut le moins, & la sotise naturelle de l'esprit des hommes, & particulierement des amans, de penser à toute autre chose dans les extremitez, qu'à ce qu'il faut, & s'arrester alors à des choses de nulle consequence

dans ces tems là, au lieu d'agir solidement dans le veritable interest de la passion. Cela sert, disent-ils encore, à faire mieux voir l'emportement & l'entestement du Pere, qui peut rompre & rendre malheureuse une amitié si belle, née par ses ordres; & l'injustice de la plusspart des bienfaits que les Devots reçoivent des Grands, qui tournent pour l'ordinaire au prejudice d'un tiers, & qui font toûjours tort à quelqu'un; ce que les Panulphes pensent estre rectifié par la consideration seule de leur vertu pretendue, comme si l'iniquité devenoit innocente dans leur personne. Outre cela tout le monde demeure d'accord, que ce dépit a cela de particulier & d'original pardessus ceux qui ont paru jusqu'à present sur le theatre, qu'il

naît & finit devant les Spectateurs, dans une mesme Scene, & tout cela aussi vraysemblablement, que faisoient tous ceux qu'on avoit veus auparavant, où ces coleres amoureuses naissent de quelque tromperie faite par un tiers, ou par le hazard, & la plusspart du tems derriere le theatre; au lieu qu'icy elles naissent divinement à la vûe des Spectateurs, de la delicatesse & de la force de la passion mesme; ce qui meriteroit de longs commentaires.

Enfin Dorine demeurée seule, est abordée par sa Maitresse & le Frere de sa Maitresse avec Damis: tous ensemble parlant de ce beau mariage, & ne sachant quelle autre voye prendre pour le rompre, se resolvent d'en faire parler à Panulphe mesme par la

Dame, parce qu'ils commencent à croire qu'il ne la hait pas. Et par là finit l'Acte, qui laisse, comme on voit, dans toutes les regles de l'art, une curiosité & une impatience extreme de savoir ce qui arrivera de cette entreveuë; comme le premier avoit laissé le Spectateur en suspens & en doute de la cause pourquoy le mariage de Valere & de Mariane estoit rompu, qui est expliquée d'abord à l'entrée du second, comme on a vû.

Ainsi le troisiéme commence par le Fils de la maison, & Dorine qui attend le Bigot au passage, pour l'arreter au nom de sa Maitresse, & luy demander de sa part une entreveüe secrete. Damis le veut attendre aussi; mais enfin la Suivante le chasse. A

peine l'a-t-il laissée, que Panulphe paroit, criant à son Valet: *Lorent, serrez ma haire avec ma discipline;* & que si on le demande, *il va aux prisonniers distribuer le superflu de ses deniers.* C'est peutestre une adresse de l'auteur, de ne l'avoir pas fait voir plutôt, mais seulement quand l'action est échauffée; car un caractere de cette force tomberoit, s'il paroissoit sans faire d'abord un jeu digne de luy; ce qui ne se pouvoit que dans le fort de l'action.

Dorine l'aborde làdessus; mais à peine la voit-il, qu'il tire son mouchoir de sa poche, & le luy presente sans la regarder, pour mettre sur son sein qu'elle a découvert, en luy disant que *les ames pudiques par cette veuë sont blessées,* & que *cela fait venir de coupables pensées.* Elle luy répond

*qu'il est donc bien fragile à la tentation*, & que *cela sied bien mal avec tant de devotion;* que *pour elle* qui n'est pas devote de profession, *elle n'est pas de mesme*, & qu'*elle le verroit tout nu depuis la teste jusqu'aux pieds sans emotion aucune.* Enfin elle fait son message, & il le reçoit avec une joie qui le décontenance, & le jette un peu hors de son rolle: & c'est icy où l'on voit representée mieux que nulle part ailleurs, la force de l'amour, & les grands & beaux jeux que cette passion peut faire par les effets involontaires qu'il produit dans l'ame de toutes la plus concertée.

A peine la Dame paroit, que notre Cagot la reçoit avec un empressement, qui, bien qu'il ne soit pas fort grand, paroit extraordinaire dans un homme de

ſa figure. Aprés qu'ils ſont aſſis, il commence par luy rendre graces de l'occaſion qu'elle luy donne de la voir en particulier. Elle témoigne qu'il y a lontems qu'elle avoit envie auſſi de l'entretenir. Il continue par des excuſes *des bruits qu'il fait tous les jours pour les viſites qu'elle reçoit*; & la prie de ne pas croire *que ce qu'il en fait ſoit par haine qu'il ait pour elle*. Elle répond qu'elle eſt perſuadée, que *c'eſt le ſoin de ſon ſalut qui l'y oblige*. Il replique que *ce n'eſt pas ce motif ſeul*, mais que *c'eſt outre cela par un zele particulier* qu'il a pour elle : & ſur ce propos ſe met à luy conter fleurette en termes de devotion myſtique, d'une maniere qui ſurprend terriblement cette femme ; parce que d'une part il luy ſemble étrange que cet hom-

me la cajolle ; & d'ailleurs il luy prouve si bien par un raisonnement tiré de l'amour de Dieu, qu'il la doit aimer, qu'elle ne sait comment le blâmer. Bien des gens pretendent que l'usage de ces termes de devotion que l'Hypocrite employe dans cette occasion, est une profanation blâmable que le Poëte en fait : d'autres disent qu'on ne peut l'en accuser qu'avec injustice ; parce que ce n'est pas luy qui parle, mais l'Acteur qu'il introduit : de sorte qu'on ne sauroit luy imputer cela, non plus qu'on ne doit pas luy imputer toutes les impertinences qu'avancent les personnages ridicules des Comedies : qu'ainsi il faut voir l'effet que l'usage de ces termes de pieté de l'Acteur peut faire sur le Spectateur, pour juger si cet usage est

condamnable. Et pour le faire avec ordre, il faut ſuppoſer, diſent-ils, que le Theatre eſt l'école de l'homme, dans laquelle les Poëtes, qui étoient les Theologiens du Paganiſme, ont pretendu purger la volonté des paſsions par la Tragedie, & guerir l'entendement des opinions erronées par la Comedie: que pour arriver à ce but ils ont crû que le plus ſeur moyen étoit de propoſer les exemples des vices qu'ils vouloient détruire; s'imaginant, & avec raiſon, qu'il étoit plus à propos, pour rendre les hommes ſages, de montrer ce qu'il leur faloit éviter, que ce qu'ils devoient imiter. Ils alleguent des raiſons admirables de ce principe, que je paſſe ſous ſilence, de peur d'eſtre trop long. Ils continuent, que c'eſt ce que les Poëtes

ont pratiqué, en introduisant des personnages passionnez dans la Tragedie, & des personnages ridicules dans la Comedie (ils parlent du ridicule dans le sens d'Aristote, d'Horace, de Ciceron, de Quintilien, & des autres maitres, & non pas dans celuy du peuple:) qu'ainsi faisant profession de faire voir de méchantes choses; si l'on n'entre dans leur intention, rien n'est si aisé que de faire leur procés: qu'il faut donc considerer si ces defauts sont produits d'une maniere à en rendre la consideration utile aux Spectateurs: ce qui se reduit presque à savoir s'ils sont produits comme defauts, c'est à dire comme méchans & ridicules; car dés là ils ne peuvent faire qu'un excellent effet. Or c'est ce qui se trouve merveilleusement dans

notre Hypocrite en cet endroit: car l'usage qu'il y fait des termes de pieté est si horrible de soy, que quand le Poëte auroit apporté autant d'art à diminuer cette horreur naturelle, qu'il en a apporté à la faire paroitre dans toute sa force, il n'auroit pu empêcher que cela ne parust toujours fort odieux: de sorte que cet obstacle levé, continuent-ils, l'usage de ces termes ne peut estre regardé que de deux manieres tres innocentes, & de nulle consequence dangereuse; l'une comme un voile venerable & reveré, que l'Hypocrite met audevant de la chose qu'il dit, pour l'insinuer sans horreur, sous des termes qui enervent toute la premiere impression que cette chose pouroit faire dans l'esprit, de sa turpitude naturelle. L'autre est en considerant

rant cet usage comme l'effet de l'habitude que les bigots ont prise de se servir de la devotion, & de l'employer partout à leur avantage, afin de paroitre agir toujours par elle. Habitude qui leur est tres utile; en ce que le peuple que ces gens-là ont en veuë, & sur qui les paroles peuvent tout, se previendra toujours d'une opinion de sainteté & de vertu, pour les gens qu'il verra parler ce langage, comme si accoutumez aux choses spirituelles, & si peu à celles du monde, que pour traiter celles-cy ils sont contraints d'emprunter les termes de celle-là Et c'est icy, concluent enfin ces Messieurs, où il faut remarquer l'injustice de la grande objection qu'on a toujours faite contre cette piece; qui est que

décriant les apparences de la vertu, on rend ſuſpects ceux qui outre cela en ont le fond auſſibien que ceux qui ne l'ont pas; comme ſi ces apparences étoient les meſmes dans les uns que dans les autres; que les veritables devots fuſſent capabes des affectations que cette piece reprend dans les hypocrites, & que la vertu n'euſt pas un dehors reconnoiſſable de meſme que le vice.

Voila comme raiſonnent ces gens-là; je vous laiſſe à juger s'ils ont tort, & reviens à mon hiſtoire. Les choſes étant dans cet état, & pendant ce devotieux entretien, notre Cagot s'approchant toujours de la Dame, meſme ſans y penſer à ce qu'il ſemble, à meſure qu'elle s'éloigne; enfin il luy prend la main, comme par maniere de geſte, & pour luy

faire quelque proteſtation qui exige d'elle une attention particuliere, & tenant cette main il la preſſe ſi fort entre les ſiennes, qu'elle eſt contrainte de luy dire, *que vous me ſerrez fort* : à quoy il répond ſoudain à propos de ce qu'il diſoit, ſe recueillant & s'appercevant de ſon tranſport, *c'eſt par excés de zele*. Vn moment aprés il s'oublie de nouveau, & promenant ſa main ſur le genouil de la Dame, elle luy dit confuſe de cette liberté, *ce que fait là ſa main* : il répond, auſſi ſurpris que la premiere fois, qu'*il trouve ſon étofe moëlleuſe* : & pour rendre plus vraiſemblable cette deffaite, par un artifice fort naturel, il continue de conſiderer ſon ajuſtement, & s'attaque *à ſon colet dont le point luy ſemble admirable*. Il y porte la main encore pour le ma-

nier & le considerer de plus prés; mais elle le repousse, plus honteuse que luy. Enfin enflammé par tous ces petits commencemens, par la presence d'une femme bien faite, qu'il adore, & qui le traite avec beaucoup de civilité, & par les douceurs attachées à la premiere découverte d'une passion amoureuse, il luy fait sa declaration dans les termes cy-dessus examinez; à quoy elle répond, que *bien qu'un tel aveu ait droit de la surprendre dans un homme aussi devot que luy.* Il l'interromp à ces mots, en s'écriant auec un transport fort eloquent: *Ah pour estre devot on n'en est pas moins homme.* Et continuant sur ce ton, il luy fait voir d'autre part les avantages qu'il y a à estre aimée d'un homme comme luy: que le commun des gens du mon-

de, Cavaliers & autres gardent mal un secret amoureux, & n'ont rien de plus pressé aprés avoir receu une faveur, que de s'en aller vanter ; mais que pour ceux de son espece, *le soin*, dit-il, *que nous avons de notre renommée est un gage assuré pour la personne aimée, & l'on trouve avec nous sans risquer son honneur, de l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.* Delà aprés quelques autres discours revenant à son premier sujet, il conclut qu'*elle peut bien juger considerant son air, qu'enfin tout homme est homme, & qu'un homme est de chair.* Il s'étend admirablement là-dessus, & luy fait si bien sentir son humanité & sa foiblesse pour elle, qu'il feroit presque pitié, s'il n'étoit interrompu par Damis, qui sortant d'un cabinet voisin d'où il a tout oüi, & voyant

que la Dame ſenſible à cette pitié, promettoit au Cagot de ne rien dire, pourvû qu'il la ſerviſt dans l'affaire du mariage de Mariane, dit qu'*il faut que la choſe éclate*, & qu'elle ſoit ſceuë dans le monde. Panulphe paroit ſurpris, & demeure muet, mais pourtant ſans eſtre déconcerté. La Dame prie Damis de ne rien dire; mais il s'obſtine dans ſon premier deſſein. Sur cette conteſtation le mary arrivant, il luy conte tout. La Dame avouë la verité de ce qu'il dit, mais en le blâmant de le dire. Son mary les regarde l'un & l'autre d'un œil de couroux; & aprés leur avoir reproché de toutes les manieres les plus aigres qu'il ſe peut, *la fourbe mal conceuë qu'ils luy veulent jouër*; enfin venant à l Hypocrite, qui cependant a medité ſon rolle, il

le trouve, qui bien loin d'entreprendre de ſe juſtifier, par un excellent artifice ſe condamne & s'accuſe luymeſme en general & ſans rien ſpecifier, de toutes ſortes de crimes; qu'il eſt *le plus grand des pecheurs, un méchant, un ſcelerat; qu'ils ont raiſon de le traiter de la ſorte; qu'il doit eſtre chaſſé de la maiſon comme un ingrat & un infame; qu'il merite plus que cela; qu'il n'eſt qu'un ver, un neant: quelques gens juſqu'icy me croyent homme de bien; mais, mon frere, on ſe trompe, helas je ne vaux rien!* Le bon homme charmé par cette humilité, s'emporte contre ſon fils d'une étrange ſorte, l'appellant vingt fois *Coquin*. Panulphe qui le voit en beau chemin, l'anime encore davantage, en s'allant mettre à genoux devant Damis, & luy demandant pardon,

ſans dire de quoy. Le Pere s'y jette auſſi d'abord pour le relever, avec des rages extremes contre ſon Fils. Enfin aprés pluſieurs injures il veut l'obliger de ſe jetter *à genoux* devant Monſieur Panulphe, & *luy demander pardon*: mais Damis refuſant de le faire, & aimant mieux quitter la place, il le chaſſe, & *le desheritant luy donne ſa malediction*. Aprés c'eſt à conſoler Monſieur Panulphe, luy faire cent ſatisfactions pour les autres, & enfin luy dire qu'*il luy donne ſa fille en mariage*, & avec cela qu'*il veut luy faire une donation de tout ſon bien; qu'un gendre vertueux comme luy vaut mieux qu'un fils fou* comme le ſien. Aprés avoir expoſé ce beau project, il vient au Bigot de plus prés, & avec la plus grande humilité du monde, & tremblant d'eſtre re-

fusé, il luy demande fort respe-ctueusement, *s'il n'acceptera pas l'offre qu'il luy propose.* A quoy le Devot répond fort chrêtiennement, *La volonté du Ciel soit faite en toutes choses.* Cela étant arreté de la sorte avec une joye extreme de la part du bon homme, Panulphe le prie de trouver bon *qu'il ne parle plus à sa femme*, & de ne l'obliger plus à avoir aucun commerce avec elle : à quoy l'autre répond, donnant dans le piege que luy tend l'Hypocrite, qu'*il veut au contraire qu'ils soient toujours ensemble en dépit de tout le monde.* Là-dessus ils s'en vont chez le Notaire passer le contrat de mariage, & la donation.

Au quatrieme le Frere de la Dame dit à Panulphe, qu'il est bien aise de le rencontrer pour

luy dire son sentiment sur tout ce qui se passe, & pour luy demander *s'il ne se croit pas obligé comme Chrétien de pardonner à Damis*, bien loin de le faire desheriter. Panulphe luy répond, que *quant à luy il luy pardonne de bon cœur, mais que l'interest du Ciel ne luy permet pas d'en user autrement*. Pressé d'expliquer cet interest, il dit que s'il s'accommodoit avec Damis & la Dame, il donneroit sujet de croire qu'il est coupable; que les gens comme luy doivent avoir plus de soin que cela de leur reputation; & qu'enfin *on diroit qu'il les auroit recherchez de cette maniere pour les obliger au silence*. Le Frere surpris d'un raisonnement si malicieux, insiste à luy demander *si par un motif tel que celuylà il croit pouvoir chasser de la maison le legitime heritier, & accepter le don ex-*

*travagant que son pere luy veut faire de son bien.* Le Bigot répond à cela, que *s'il se rend facile à ses pieux desseins, c'est de peur que ce bien ne tombât en de mauvaises mains.* Le Frere s'écrie là-dessus avec un emportement fort naturel, qu'il faut laisser au Ciel à empêcher la prosperité des méchans, & qu'il ne faut point *prendre son interest plus qu'il ne fait luy-mesme.* Il pousse quelque tems fort à propos cette excellente morale, & conclut enfin en disant au Cagot par forme de conseil: *Ne seroit-il pas mieux qu'en personne discrete vous fissiez de ceans une honnête retraite?* Le Bigot qui se sent pressé & piqué trop sensiblement par cet avis, luy dit: *Monsieur, il est trois heures & demie, certain devoir chrêtien m'appelle en d'autres lieux*, & le quitte de cette

ſorte. Cette Scene met dans un beau jour un des plus importans & des plus naturels caracteres de la bigoterie, qui eſt de violer les droits les plus ſacrez & les plus legitimes, tels que ceux des enfans ſur le bien des peres, par des exceptions, qui n'ont en effet autre fondement que l'intereſt particulier des Bigots. La diſtinction ſubtile que le Cagot fait du pardon du cœur avec celuy de la conduite, eſt auſſi une autre marque naturelle de ces gens-là, & un avant-gouſt de ſa Theologie, qu'il expliquera cy-aprés en bonne occaſion. Enfin la maniere dont il met fin à la converſation, eſt un bel exemple de l'irraiſonnabilité, pour ainſi dire, de ces bons Meſſieurs, de qui on ne tire jamais rien en raiſonnant, qui n'expliquent point les motifs de

de leur conduite, depeur de faire tort à leur dignité par cette espece de soumission, & qui par une exacte connoissance de la nature de leur interest ne veulent jamais agir que par l'autorité seule que leur donne l'opinion qu'on a de leur vertu.

Le Frere demeuré seul, sa Sœur vient avec Mariane & Dorine. A peine ont-ils parlé quelque tems de leurs affaires communes, que le Mary arrive avec un papier en sa main, disant qu'*il tient dequoy les faire tous enrager*. C'est, je pense, le contrat de mariage, ou la donation. D'abord Mariane se jette à ses genoux, & le harangue si bien, qu'elle le touche. On voit cela dans la mine du pauvre homme, & c'est ce qui est un trait admirable de l'entêtement ordinaire aux bigots,

pour montrer comme ils se défont de toutes les inclinations naturelles & raisonnables. Car celuy cy se sentant attendrir, se ravise tout d'un coup, & se disant à soy-mesme, croyant faire une chose fort heroïque : *Ferme, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.* Aprés cette belle resolution il fait lever sa fille, & luy dit que *si elle cherche à s'humilier & à se mortifier dans un Convent, d'autant plus elle a d'aversion pour Panulphe, d'autant plus meritera-t-elle avec luy.* Ie ne say si c'est icy qu'il dit que Panulphe *est fort gentilhomme.* A quoy Dorine répond : *Il le dit.* Et sur cela le Frere luy represente excellemment à son ordinaire, *qu'il sied mal à ces sortes de gens de se vanter des avantages du monde.* Enfin le discours retombant fort naturellement sur l'avanture de

l'Acte precedent, & sur l'imposture pretendue de Damis & de la Dame, le mary croyant les convaincre de la calomnie qu'il leur impute, objecte à sa femme, que *si elle disoit vray*, & si effectivement elle venoit d'estre poussée par Panulphe sur une matiere si delicate, *elle auroit esté bien autrement émue qu'elle n'étoit;* & qu'elle étoit trop tranquille pour n'avoir pas medité de longue main cette piece. Objection admirable dans la nature des bigots, qui n'ont qu'emportement en tout, & qui ne peuvent s'imaginer que personne ait plus de moderation qu'eux. La Dame répond excellemment, que *ce n'est pas en s'emportant qu'on reprime le mieux les folies de cette espece, & que souvent un froid refus opere mieux, que de dévisager les*

*gens; qu'une honnête femme ne doit faire que rire de ces sortes d'offense; & qu'on ne sauroit mieux les punir, qu'en les traitant de ridicule.* Aprés plusieurs discours de cette nature tant d'elle que des autres pour montrer la verité de ce dont ils ont accusé Panulphe, le bon homme persistant dans son incredulité, on offre de luy faire voir ce qu'on luy dit. Il se moque lontems de cette proposition, & s'emporte contre ceux qui la font, en detestant leur impudence. Pourtant à force de luy repeter la mesme chose, & de luy demander *ce qu'il diroit s'il voyoit ce qu'il ne peut croire*, ils le contraignent de répondre : *Ie dirois, je dirois que . . . . je ne dirois rien; car cela ne se peut.* Trait inimitable, ce me semble, pour representer l'effet de la pensée d'une

chofe fur un efprit convaincu de l'impoffibilité de cette chofe. Cependant on fait tant, qu'on l'oblige à vouloir bien effayer ce qui en fera, ne fuft-ce que pour avoir le plaifir de confondre les calomniateurs de fon Panulphe: c'eft à cette fin que le bon homme s'y refoud, aprés beaucoup de refiftance. Le deffein de la Dame qu'elle expofe alors, eft aprés avoir fait cacher fon mary fous la table, de voir Panulphe reprendre l'entretien de leur converfation precedente, & l'obliger à fe découvrir tout entier par la facilité qu'elle luy fera paroitre. Elle commande à Dorine de le faire venir. Celle-cy voulant faire faire reflexion à fa Maitreffe fur la difficulté de fon entreprife, luy dit qu'*il a de grands fujets de défiance extreme*: mais la

Dame répond divinement, qu'*on eſt facilement trompé par ce qu'on aime*. Principe qu'elle prouve admirablement dans la ſuite par experience, & que le Poëte a jetté exprés en avant, pour rendre plus vraiſemblable ce qu'on doit voir.

Le mary placé dans ſa cachete, & les autres ſortis, elle reſte ſeule avec luy, & luy tient à peu prés ce diſcours: qu'*elle va faire un étrange perſonnage & peu ordinaire à une femme de bien; mais qu'elle y eſt contrainte, & que ce n'eſt qu'aprés avoir tenté en vain tous les autres remedes; qu'il va entendre un langage aſſez dur à ſouffrir à un mary dans la bouche d'une femme, mais que c'eſt ſa faute; qu'au reſte l'affaire n'ira qu'auſsi loin qu'il voudra, & que c'eſt à luy de l'interrompre où il jugera à propos*. Il ſe cache, &

Panulphe vient. C'eſt icy où le Poëte avoit à travailler pour venir à bout de ſon deſſein : auſſi y a-t-il penſé par avance ; & prevoyant cette Scene, comme devant eſtre ſon chefd'œuvre, il a diſpoſé les choſes admirablement, pour la rendre parfaitement vraiſemblable. C'eſt ce qu'il ſeroit inutile d'expliquer, parce que tout cela paroit tres clairement par le diſcours meſme de la Dame, qui ſe ſert merveilleuſement de tous les avantages de ſon ſujet, & de la diſpoſition preſente des choſes, pour faire donner l'Hypocrite dans le panneau. Elle commence par dire, qu'*il a veu combien elle a prié Damis de ſe taire, & le deſſein où elle étoit de cacher l'affaire :* que *ſi elle ne l'a pas pouſſé plus fortement, il voit bien qu'elle a dû ne le pas faire*

*par politique :* qu'*il a vû sa surprise à l'abord de son mary, quand Damis a tout conté.* Ce qui étoit vray, mais c'étoit pour l'impudence avec laquelle Panulphe avoit d'abord soûtenu & détourné la chose : *& comme elle a quitté la place, de douleur de le voir en danger de souffrir une telle confusion : qu'au reste il peut bien juger par quel sentiment elle avoit demandé de le voir en particulier, pour le prier si instamment de refuser l'offre qu'on luy fait de Mariane pour l'épouser ; qu'elle ne s'y seroit pas tant interessée, & qu'il ne luy seroit pas si terrible de le voir entre les bras d'une autre, si quelque chose de plus fort que la raison & l'interest de la famille ne s'en étoit mélé : qu'une femme fait beaucoup en effet dans ses premieres declarations, que de promettre le secret ; qu'elle reconnoit bien*

*que c'est tout que cela, & qu'on ne sauroit s'engager plus fortement.* Panulphe témoigne d'abord quelque doute par des interrogations qui donnent lieu à la Dame de dire toutes ces choses en y répondant. Enfin insensiblement ému par la presence d'une belle personne qu'il adore, qui effectivement avoit receu avec beaucoup de moderation, de retenue & de bonté la declaration de son amour; qui le cajolle à present, & qui le paye de raisons assez plausibles, il commence à s'aveugler, à se rendre, & à croire qu'il se peut faire que c'est tout de bon qu'elle parle, & qu'elle ressent ce qu'elle dit. Il conserve pourtant encore quelque jugement, comme il est impossible à un homme fort sensé de passer toutafait d'une extremité à l'au-

tre; & par un mélange admirable de passion & de défiance, il luy demande, aprés beaucoup de paroles, des asseurances *reelles* & des faveurs pour gages de la verité de ses paroles. Elle répond en biaisant: il replique en pressant: enfin aprés quelques façons elle témoigne se rendre; il triomphe: & voyant qu'elle ne luy objecte plus que le peché, il luy découvre le fond de sa morale, & tâche à luy faire comprendre qu'*il hait le peché autant & plus qu'elle ne fait*; mais que dans l'affaire dont il s'agit entre eux, *le scandale en effet est la plus grande offense, & c'est une vertu de pecher en silence*: que quant au fond de la chose, *il est avec le Ciel des accommodemens*. Et aprés une longue deduction des adresses des Direecteurs modernes, il conclut

que *quand on ne se peut sauver par l'action, on se met à couvert par son intention.* La pauvre Dame qui n'a plus rien à objecter, est bien en peine de ce que son mary ne sort point de sa cachete, aprés luy avoir fait avec le pied tous les signes qu'elle a pû; enfin elle s'avise pour achever de le persuader, & pour l'outrer tout à fait, de mettre le Cagot sur son chapitre. Elle luy dit donc, *qu'il voye à la porte s'il n'y a personne qui vienne ou qui écoute, & si par hazard son mary ne passeroit point.* Il répond, en se disposant pourtant à luy obeïr, que *son mary est un fat, un homme préoccupé* jusqu'à l'extravagance, & de sorte *qu'il est dans un état à tout voir sans rien croire.* Excellente adresse du Poëte, qui a appris d'Aristote, qu'il n'est rien de plus sensible, que

d'eſtre mépriſé par ceux que l'on eſtime ; & qu'ainſi c'eſtoit la derniere corde qu'il falloit faire jouër ; jugeant bien que le bon homme ſouffriroit plus impatiemment d'eſtre traité de ridicule & de fat par le ſaint Frere, que de luy voir cajoller ſa femme juſqu'au bout ; quoique dans l'apparence premiere, & au jugement des autres, ce dernier outrage paroiſſe plus grand.

En effet pendant que le galant va à la porte, le mary ſort de deſſous la table, & ſe trouve droit devant l Hypocrite, quand il revient à la Dame pour achever l'œuvre ſi heureuſement acheminée. La ſurpriſe de Panulphe eſt extreme, ſe trouvant le bon homme entre les bras, qui ne peut exprimer que confuſément ſon étonnement & ſon admiration.

La Dame conſervant toujours le caractere d'honnêteté qu'elle a fait voir juſqu'icy, paroit honteuſe de la fourbe qu'elle a faite au Bigot, & luy en demande quelque ſorte de pardon, en s'excuſant ſur la neceſſité. Toutefois le Bigot ne ſe trouble point, conſerve toute ſa froideur naturelle, &, ce qui eſt d'admirable, oſe encore perſiſter aprés cela à parler comme devant. Et c'eſt où il faut reconnoitre le ſupreme caractere de cette ſorte de gens, de ne ſe démentir jamais quoy qui arrive; de ſoûtenir à force d'impudence toutes les attaques de la fortune; n'avouër jamais avoir tort; détourner les choſes avec le plus d'adreſſe qu'il ſe peut, mais toujours avec toute l'aſſurance imaginable, & tout cela parceque les hommes jugent des

choſes plus par les yeux que par la raiſon ; que peu de gens étant capables de cet excés de fourberie, la pluſpart ne peuvent le croire ; & qu'enfin on ne ſauroit dire combien les paroles peuvent ſur les eſprits des hommes.

Panulphe perſiſte donc dans ſa maniere accoutumée ; & pour commencer à ſe juſtifier prés de *ſon frere*, car il oſe encore le nommer de la ſorte, dit quelque choſe du *deſſein qu'il pouvoit avoir* dans ce qui vient d'arriver ; & ſans doute il alloit forger quelque excellente impoſture, lors que le mary ſans luy donner loiſir de s'expliquer, épouventé de ſon effronterie, *le chaſſe de ſa maiſon, & luy commande d'en ſortir.* Comme Panulphe voit que ces charmes ordinaires ont perdu leur vertu, ſachant bien que quand

une fois on eſt revenu de ces entêtemens extremes, on n'y retombe jamais: & pour cela meſme voyant bien qu'il n'y a plus d'eſperance pour luy, il change de batterie, & ſans pourtant ſortir de ſon perſonnage naturel de Devot, dont il voit bien dés là qu'il aura extremement beſoin dans la grande affaire qu'il va entreprendre; mais ſeulement comme juſtement irrité de l'outrage qu'on fait à ſon innocence, il répond à ces menaces par d'autres plus fortes, & dit que *c'eſt à eux à vuider la maiſon dont il eſt le maitre* en vertu de la donation dont il a eſté parlé; & les quittant là-deſſus, les laiſſe dans le plus grand de tous les étonnemens, qui augmente encore lors que le bon homme ſe ſouvient d'une certaine caſſette, dont

il témoigne d'abord eſtre en extreme peine, ſans dire ce que c'eſt, étant trop preſſé d'aller voir ſi elle eſt encore dans un lieu qu'il dit; il y court, & ſa femme le ſuit.

Le cinquieme Acte commence par le Mary & le Frere: le premier étourdi de n'avoir point trouvé cette caſſette, dit qu'elle eſt de grande conſequence, & que *la vie, l'honneur & la fortune de ſes meilleurs amis, & peuteſtre la ſienne propre, dependent des papiers qui ſont dedans.* Interrogé pourquoy il l'avoit confiée à Panulphe, il répond que c'eſt encore *par principe de conſcience;* que Panulphe luy fit entendre que *ſi on venoit à luy demander ces papiers, comme tout ſe ſait, il ſeroit contraint de nier de les avoir pour ne pas trahir*

*ses amis; que pour eviter ce mensonge, il n'avoit qu'à les remettre dans ses mains, où ils seroient autant dans sa disposition qu'auparavant, aprés quoy il pouroit sans scrupule nier hardiment de les avoir.* Enfin le Bonhomme explique merveilleusement à son Beaufrere par l'exemple de cette affaire, de quelle maniere les Bigots savent interesser la conscience dans tout ce qu'ils font & ne font pas, & étendre leur empire par cette voie jusqu'aux choses les plus importantes & les plus eloignées de leur profession.

Le Frere fait dans ces perplexitez le personnage d'un veritable honnête homme, qui songe à reparer le mal arrivé, & ne s'amuse point à le reprocher à ceux qui l'ont causé, comme font la plûpart des gens, sur tout quand

par hazard ils ont prevû ce qu'ils voyent. Il examine murement les choſes, & conclut à la deſolation commune, que *le fourbe étant armé de toutes ces differentes pieces regulierement, peut les perdre de toute maniere*, & que c'eſt une affaire ſans reſource. Sur cela le Mary s'emporte pitoyablement, & conclut par un raiſonnement ordinaire aux gens de ſa ſorte, *qu'il ne ſe fiera jamais en homme de bien.* Ce que ſon Beaufrere releve excellemment, en luy remontrant *ſa mauvaiſe diſpoſition d'eſprit, qui luy fait juger de tout avec excés, & l'empêche de s'arrêter jamais dans le juſte milieu, dans lequel ſeul ſe trouve la juſtice, la raiſon & la verité: que de meſme que l'eſtime & la conſideration qu'on doit avoir pour les veritables gens de bien, ne doit point paſſer juſqu'aux méchans qui ſavent*

*se couvrir de quelque apparence de vertu ; ainsi l'horreur qu'on doit avoir pour les méchans & pour les hypocrites, ne doit point faire de tort aux veritables gens de bien, mais au contraire doit augmenter la veneration qui leur est dûe, quand on les connoit parfaitement.* Là-dessus la Vieille arrive, & tous les autres. Elle demande d'abord *quel bruit c'est qui court d'eux par le monde ?* Son Fils répond que c'est que *Monsieur Panulphe le veut chasser de chez luy, & le dépouiller de tout son bien, parce qu'il l'a surpris caressant sa femme.* La Suivante sur cela, qui n'est pas si honnête que le Frere, ne peut s'empêcher de s'écrier, *Le pauvre homme !* comme le Mary faisoit au premier Acte touchant le mesme Panulphe. La Vieille encore entêtée du saint personnage, n'en veut

rien croire, & ſur cela enfile un long lieu commun *de la médiſance & des méchantes langues*. Son Fils luy dit qu'*il l'a vû*, & que ce n'eſt pas un oüi dire. La Vieille qui ne l'écoute pas, & qui eſt charmée de la beauté de ſon lieu commun, ravie d'avoir une occaſion illuſtre comme celle-là, de le pouſſer bien loin, continue ſa legende, & cela tout par les manieres ordinaires aux gens de cet âge, des proverbes, des apophtegmes, des dictons du vieux tems, des exemples de ſa jeuneſſe, & des citations de gens qu'elle a connus. Son Fils a beau ſe tuer de luy repeter qu'*il l'a vû*; elle qui ne penſe point à ce qu'il luy dit, mais ſeulement à ce qu'elle veut dire, ne s'écarte point de ſon premier chemin: ſur quoy la Suivante encore mali-

cieusement comme il convient à ce personnage, mais pourtant fort moralement, dit au Mary, *qu'il est puni selon ses merites; & que comme il n'a point voulu croire lontems ce qu'on luy disoit, on ne veut point le croire luymesme à present sur le mesme sujet.* Enfin la Vieille forcée de prêter l'oreille pour un moment, répond en s'opiniâtrant, que *quelquefois il faut tout voir pour bien juger; que l'intention est cachée; que la passion préoccupe, & fait paroistre les choses autrement qu'elles ne sont, & qu'enfin il ne faut pas toûjours croire tout ce qu'on voit; qu'ainsi il faloit s'assurer mieux de la chose avant que de faire éclat*: sur quoy son Fils s'emportant luy repart brusquement, qu'*elle voudroit donc qu'il eust attendu pour éclater, que Panulphe eusse . . . . vous me feriez dire quelque*

*ſotiſe.* Maniere admirablement naturelle, de faire entendre avec bienſeance une choſe auſſi delicate que celle-là.

Le pauvre homme ſeroit encore à preſent que je croy à perſuader ſa mere de la verité de ce qu'il luy dit, & elle à le faire enrager, ſi quelqu'un n'heurtoit à la porte. C'eſt un homme qui, à la maniere obligeante, honnête, careſſante & civile dont il aborde la compagnie, ſoy diſant venir de la part de Monſieur Panulphe, ſemble eſtre là pour demander pardon, & accommoder toutes choſes avec douceur, bien loin d'y eſtre pour ſommer toute la famille dans la perſonne du chef, de vuider la maiſon au plutôt: car enfin comme il ſe declare luy-meſme, *il s'appelle Loyal, & depuis trente ans il eſt Sergent à verge en*

*dépit de l'envie.* Mais tout cela, comme j'ay dit, avec le plus grand respect & la plus tendre amitié du monde. Ce personnage est un supplément admirable du caractere bigot, & fait voir comme il en est de toutes professions, & qui sont liez ensemble bien plus étroitement que ne le sont les gens de bien; parce qu'étant plus interessez, ils considerent davantage, & connoissent mieux combien ils se peuvent estre utiles les uns aux autres dans les occasions: ce qui est l'ame de la cabale. Cela se voit bien clairement dans cette Scene; car cet homme qui a tout l'air de ce qu'il est, c'est à dire du plus rafiné fourbe de sa profession; ce qui n'est pas peu de chose: cet homme, dis-je, y fait l'acte du monde le plus sanglant, avec toutes les

façons qu'un homme de bien pourroit faire le plus obligeant; & cette deteſtable maniere ſert encore au but des Panulphes, pour ne ſe faire point d'affaires nouvelles, & au contraire mettre les autres dans le tort par cette conduite ſi honnête en apparence, & ſi barbare en effet. Ce caractere eſt ſi beau, que je ne ſaurois en ſortir; auſſi le Poëte, pour le faire jouër plus lontems, a employé toutes les adreſſes de ſon art. Il fait luy dire pluſieurs choſes d'un ton & d'une force differente par les diverſes perſonnes qui compoſent la compagnie, pour le faire répondre à toutes ſelon ſon but; meſme pour le faire davantage parler, il le fait propoſer & offrir une eſpece de grace, qui eſt un delay d'execution, mais accompagné de circonſtan-
ces

ces plus choquantes que ne ſe-roit un ordre abſolu. Enfin il ſort, & à peine la Vieille s'eſt-elle é-criée, *Ie ne ſay plus que dire, & ſuis toute ebaubie*, & les autres ont-ils fait reflexion ſur leur a-vanture, que Valere l'amant de Mariane entre & donne avis au mary, que *Panulphe par le moyen des papiers qu'il a entre les mains, l'a fait paſſer pour criminel d'Etat prés du Prince; qu'il ſait cette nou-velle par l'Officier meſme qui a ordre de l'arréter, lequel a bien voulu luy rendre ce ſervice que de l'en avertir; que ſon caroſſe eſt à la porte avec mille louis pour prendre la fuite.* Sans autre deliberation on obli-ge le mari à le ſuivre; mais com-me ils ſortent, ils rencontrent Pa-nulphe avec l'Officier, qui les arrêtent. Chacun éclate contre l'Hypocrite en reproches de di-

verses manieres, à quoy étant pressé il répond que *la fidelité qu'il doit au Prince est plus forte sur luy que toute autre consideration.* Mais le Frere de la Dame repliquant à cela, & luy demandant *pourquoy si son Beaufrere est criminel, il a attendu pour le déferer, qu'il l'eût surpris voulant corrompre la fidelité de sa femme?* Cette attaque le mettant hors de defense, il prie l'Officier *de le delivrer de toutes ces criailleries, & de faire sa charge.* Ce que l'autre luy accorde, mais *en le faisant prisonnier luymesme.* Dequoy tout le monde étant surpris, l'Officier rend raison, & cette raison est le dénouëment. Avant que je vous le declare, permettez-moy de vous faire remarquer, que l'esprit de tout cet Acte, & son seul effet & but jusqu'icy n'a été que de representer

les affaires de cette pauvre famille dans la derniere desolation par la violence & l'impudence de l'Imposteur, jusques là qu'il paroit que c'est une affaire sans resource dans les formes ; de sorte qu'à moins de quelque Dieu qui y mette la main, c'estadire de la Machine, comme parle Aristote, tout est deploré.

L'Officier declare donc que *le Prince ayant penetré dans le cœur du fourbe par une lumiere toute particuliere aux Souverains pardessus les autres hommes, & s'étant informé de toutes choses sur sa delation, avoit découvert l'imposture, & reconnu que cet homme étoit le mesme, dont sous un autre nom il avoit déja ouï parler, & savoit une longue histoire toute tissue des plus étranges friponneries & des plus noires avantures dont il*

*ait jamais été parlé : que nous vivons ſous un regne, où rien ne peut échaper à la lumiere du Prince, où la calomnie eſt confonduë par ſa ſeule preſence, & où l'hypocriſie eſt autant en horreur dans ſon eſprit, qu'elle eſt accreditée parmy ſes ſujets ; que cela étant, il a d'autorité abſoluë annullé tous les actes favorables à l'Impoſteur, & fera rendre tout ce dont il étoit ſaiſi ; & qu'enfin c'eſt ainſi qu'il reconnoit les ſervices que le bon homme a rendus autrefois à l'Etat dans les armées, pour montrer que rien n'eſt perdu prés de luy, & que ſon equité, lors que moins on y penſe, des bonnes actions donne la recompenſe.* Il me ſemble que ſi dans tout le reſte de la piece l'Auteur a egalé tous les anciens, & ſurpaſſé tous modernes, on peut dire que dans ce dénoüement il s'eſt ſurpaſſé luymeſme, n'y ayant rien

de plus grand, de plus magnifique & de plus merveilleux, & cependant rien de plus naturel, de plus heureux & de plus juste, puisqu'on peut dire, que s'il étoit permis d'oser faire le caractere de l'ame de notre grand Monarque, ce seroit sans doute dans cette plenitude de lumiere, cette prodigieuse penetration d'esprit, & ce discernement merveilleux de toutes choses, qu'on le feroit consister: Tant il est vray, s'écrient icy ces Messieurs dont j'ay pris à tâche de vous rapporter les sentimens : tant il est vray, disent-ils, que le Prince est digne du Poëte, comme le Poëte est digne du Prince.

Achevons notre piece en deux mots, & voyons comme les caracteres y sont produits dans toutes leurs faces. Le Mary voyant tou-

tes choses changées, suivant le naturel des ames foibles, insulte au miserable Panulphe; mais son Beaufrere le reprend fortement, *en souhaitant au contraire à ce malheureux qu'il fasse un bon usage de ce revers de fortune; & qu'au lieu des punitions qu'il merite, il reçoive du Ciel la grace d'une veritable penitence qu'il n'a pas meritée.* Conclusion, à ce que disent ceux que les bigots font passer pour athées, digne d'un ouvrage si saint, qui n'étant qu'une instruction tres chrêtienne de la veritable devotion, ne devoit pas finir autrement que par l'exemple le plus parfait qu'on ait peutêtre jamais proposé, de la plus sublime de toutes les Vertus evangeliques, qui est le pardon des ennemis.

Voila, Monsieur, quelle est la piece qu'on a defenduë; il se peut faire qu'on ne voit pas le venin parmy les fleurs; & que les yeux des Puissances sont plus épurez que ceux du vulgaire: si cela est, il semble qu'il est encor de la charité des religieux persecuteurs du miserable Panulphe, de faire discerner le poison que les autres avalent faute de le connoître; à cela prés, je ne me mêle point de juger des choses de cette delicatesse, je crains trop de me faire des affaires comme vous savez, c'est pourquoy je me contenteray de vous communiquer deux reflexions qui me sont venuës dans l'esprit, qui ont peut-être été faites par peu de gens, & qui ne touchant point le fond de la question, peuvent être proposées sans manquer au respect que

tous les gens de bien doivent avoir pour les jugemens des Puissances legitimes.

La premiere est sur l'étrange disposition d'esprit touchant cette Comedie, de certaines gens, qui supposant ou croyant de bonne foy, qu'il ne s'y fait ny dit rien qui puisse en particulier faire aucun méchant effet; ce qui est le point de la question; la condamnent toutefois en general, à cause seulement qu'il y est parlé de la Religion, & que le Theatre, disent-ils, n'est pas un lieu où il la faille enseigner.

Il faut être bien enragé contre Moliere, pour tomber dans un égarement si visible; & il n'est point de si chetif lieu commun, où l'ardeur de critiquer & de mordre ne se puisse retrancher,

aprés avoir oſé faire ſon fort d'une ſi miſerable & ſi ridicule defenſe. Quoy, ſi on produit la Verité avec toute la dignité qui doit l'accompagner par tout : ſi on a prévû & evité juſqu'aux effets les moins fâcheux qui pouvoient arriver, meſme par accident, de la peinture du vice : ſi on a pris, contre la corruption des eſprits du ſiecle, toutes les precautions qu'une connoiſſance parfaite de la ſaine Antiquité, une veneration ſolide pour la Religion, une meditation profonde de la nature de l'ame, une experience de pluſieurs années, & qu'un travail effroyable ont pû fournir ; il ſe trouvera aprés cela des gens capables d'un contreſens ſi horrible, que de proſcrire un ouvrage, qui eſt le reſultat de tant d'excellens preparatifs, par cette

ſeule raiſon, qu'il eſt nouveau de voir expoſer la Religion dans une ſale de Comedie, pour bien, pour dignement, pour diſcretement, neceſſairement & utilement qu'on le faſſe. Ie ne feins pas de vous avouër, que ce ſentiment me paroit un des plus conſiderables effets de la corruption du ſiecle où nous vivons: c'eſt par ce principe de fauſſe bienſeance, qu'on relegue la Raiſon & la Verité dans des païs barbares & peu frequentez, qu'on les borne dans les Ecoles & dans les Egliſes, où leur puiſſante vertu eſt preſque inutile, parce qu'elles n'y ſont cherchées que de ceux qui les aiment & qui les connoiſſent; & que comme ſi on ſe défioit de leur force & de leur autorité, on n'oſe les commettre où elles peuvent rencontrer leurs en-

nemis. C'eſt pourtant là qu'elles doivent paroitre ; c'eſt dans les lieux les plus profanes, dans les places publiques, les tribunaux, les palais des Grands ſeulement, que ſe trouve la matiere de leur triomphe : & comme elles ne ſont, à proprement parler, Verité & Raiſon, que quand elles convainquent les eſprits, & qu'elles en chaſſent les tenebres de l'erreur & de l'ignorance par leur lumiere toute divine, on peut dire que leur eſſence conſiſte dans leur action ; que ces lieux où leur operation eſt le plus neceſſaire, ſont leurs lieux naturels ; & qu'ainſi c'eſt les détruire en quelque façon, que les reduire à ne paroitre que parmy leurs adorateurs. Mais paſſons plus avant.

Il eſt certain que la Religion n'eſt que la perfection de la Rai-

ſon, du moins pour la Morale; qu'elle la purifie, qu'elle l'éleve, & qu'elle diſſipe ſeulement les tenebres que le peché d'origine a répandues dans le lieu de ſa demeure : enfin que la Religion n'eſt qu'une Raiſon plus parfaite. Ce ſeroit être dans le plus deplorable aveuglement des Payens, que de douter de cette verité. Cela étant, & puiſque les Philoſophes les plus ſenſuels n'ont jamais douté que la Raiſon ne nous fût donnée par la Nature, pour nous conduire en toutes choſes par ſes lumieres; puiſqu'elle doit être partout auſſi preſente à notre ame, que l'œil à notre corps, & qu'il n'y a point d'acceptions de perſonnes, de tems ny de lieux auprés d'elle: qui peut douter qu'il n'en ſoit de même de la Religion, que cette lu-

lumiere divine, infinie comme elle eſt par eſſence, ne doive faire briller par tout ſa clarté: & qu'ainſi que Dieu remplit tout de luymême, ſans aucune diſtinction, & ne dédaigne pas d'être auſſi preſent dans les lieux du monde les plus infames, que dans les plus auguſtes & les plus ſacrez; auſſi les veritez ſaintes qu'il luy a plu de manifeſter aux hommes, ne puiſſent être publiées dans tous les tems & dans tous les lieux où il ſe trouve des oreilles pour les entendre, & des cœurs pour recevoir la grace qui fait les cherir?

Loin donc, loin d'une ame vraiment chrêtienne ces indignes ménagemens & ces cruelles bienſeances, qui voudroient nous empêcher de travailler à la ſanctification de nos freres par tout

où nous le pouvons : la charité ne souffre point de bornes ; tous lieux , tous tems luy sont bons pour agir & faire du bien : elle n'a point d'égard à sa dignité, quand il y va de son interest ; & comment pouroit-elle en avoir, puisque cet interest consistant, comme il fait , à convertir les méchans, il faut qu'elle les cherche pour les combattre, & qu'elle ne peut les trouver pour l'ordinaire, que dans des lieux indignes d'elle ?

Il ne faut pas donc qu'elle dedaigne de paroitre dans ces lieux, & qu'elle ait si mauvaise opinion d'ellemême, que de penser qu'elle puisse être avilie en s'humiliant. Les Grands du monde peuvent avoir ces basses considerations, eux de qui toute la dignité est empruntée & relative;

& qui ne doivent être vûs que de loin & dans toute leur parure, pour conſerver leur autorité, de peur qu'étant vûs de prés & à nu, on ne découvre leurs taches, & qu'on ne reconnoiſſe leur petiteſſe naturelle : qu'ils ménagent avec avarice le foible caractere de grandeur qu'ils peuvent avoir; qu'ils choiſiſſent ſcrupuleuſement les jours qui le font davantage briller; qu'ils ſe gardent bien de ſe commettre jamais en des lieux qui ne contribuënt pas à les faire paroitre elevez & parfaits; à la bonne heure : mais que la Charité redoute les mêmes inconveniens; que cette Souveraine des ames chrêtiennes apprehende de voir ſa dignité diminuée en quelque lieu qu'il lui plaiſe de ſe montrer, c'eſt ce qui ne ſe peut penſer ſans crime : &

comme on a dit autrefois, que plutôt que Caton fût vicieux, l'ivrognerie seroit une vertu; on peut dire avec bien plus de raison, que les lieux les plus infames seroient dignes de la presence de cette Reine, plutôt que sa presence dans ces lieux pût porter aucune atteine à sa dignité.

En effet, Monsieur; car ne croyez pas que j'avance ici des paradoxes; c'est elle qui les rend dignes d'elle ces lieux si indignes en eux mêmes: elle fait, quand il lui plait, un temple d'un palais, un sanctuaire d'un theatre, & un sejour de benedictions & de graces d'un lieu de débauche & d'abomination. Il n'est rien de si profane qu'elle ne sanctifie, de si corrompu qu'elle ne purifie, de si méchant qu'elle ne rectifie, rien de si extraordinaire, de si in-

usité & de si nouveau qu'elle ne justifie. Tel est le privilege de la Verité produite par cette Vertu le fondement & l'ame de toutes les autres Vertus.

Ie sai que le principe que je pretens établir a ses modifications comme tous les autres; mais je soutiens qu'il est toujours vraï & constant, quand il ne s'agit que de parler comme ici. La Religion a ses lieux & ses tems affectez pour ses sacrifices, ses ceremonies & ses autres mysteres; on ne peut les transporter ailleurs sans crime: mais ses veritez qui se produisent par la parole, sont de tous tems & de tous lieux; parce que le parler êtant necessaire en tout & par tout, il est toujours plus utile & plus saint de l'employer à publier la verité & à prêcher la vertu, qu'à quelqu'autre

ſujet que ce ſoit.

L'Antiquité ſi ſage en toutes choſes, ne l'a pas été moins dans celle-ci que dans les autres; & les Payens, qui n'avoient pas moins de reſpect pour leur Religion, que nous en avons pour la nôtre, n'ont pas craint de la produire ſur leurs theatres: au contraire connoiſſant de quelle importance il étoit de l'imprimer dans l'eſprit du peuple, ils ont crû ſagement ne pouvoir mieux lui en perſuader la verité, que par les ſpectacles qui lui ſont ſi agreables. C'eſt pour cela que leurs Dieux paroiſſent ſi ſouvent ſur la Scene; que les denoüemens qui ſont les endroits les plus importans du Poëme, ne ſe faiſoient préſque jamais de leur tems, que par quelque Divinité; & qu'il n'y avoit point de piece qui ne

fût une agreable leçon, & une preuve exemplaire de la clemence ou de la justice du Ciel envers les hommes. Ie sai bien qu'on me répondra, que nôtre Religion a des occasions affectées pour cet effet, & que la leur n'en avoit point: mais outre qu'on ne sauroit ecouter la Verité trop souvent & en trop de lieux, l'agreable maniere de l'insinuer au theatre est un avantage si grand par dessus les lieux où elle paroit avec toute son austerité, qu'il n'y a pas lieu de douter, naturellement parlant, dans lequel des deux elle fait plus d'impression.

Ce fut pour toutes ces raisons que nos peres, dont la simplicité avoit autant de rapport avec l'Evangile, que nôtre rafinement en est eloigné, voulant profiter à l'edification du peuple de son incli-

nation naturelle pour les ſpectacles, inſtituerent premierement la Comedie, pour repreſenter la Paſſion du Sauveur du monde, & ſemblables ſujets pieux. Que ſi la corruption qui s'eſt gliſſée dans les mœurs depuis ce tems heureux, a paſſé juſqu'au Theatre, & l'a rendu auſſi profane qu'il devoit être ſacré; pourquoi, ſi nous ſommes aſſez heureux pour que le Ciel ait fait naitre dans nos tems quelque genie capable de lui rendre ſa premiere ſainteté, pourquoi l'empêcherons-nous, & ne permettrons-nous pas une choſe que nous procurerions avec ardeur, ſi la charité regnoit dans nos ames, & s'il n'y avoit pas tant de beſoin qu'il y en a aujourd'hui parmi nous, de décrier l'hypocriſie, & de prêcher la veritable devotion?

La seconde de mes reflexions est sur un fruit veritablement accidentel, mais aussi tres important, que non seulement je croi qu'on peut tirer de la representation de l'Imposteur, mais même qui en arriveroit infailliblement. C'est que jamais il ne s'est frappé un plus rude coup contre tout ce qui s'appelle galanterie solide en termes honnêtes, que cette piece ; & que si quelque chose est capable de mettre la fidelité des mariages à l'abri des artifices de ses corrupteurs, c'est assurément cette Comedie ; parce que les voies les plus ordinaires & les plus fortes par où on a coutume d'attaquer les femmes, y sont tournées en ridicule d'une maniere si vive & si puissante, qu'on paroitroit sans doute ridicule, quand on voudroit les em-

ployer aprés cela; & par consequent on ne reüssiroit pas

Quelquesuns trouveront peutêtre étrange ce que j'avance ici; mais je les prie de n'en pas juger souverainement, qu'ils n'ayent vû representer la piece, ou du moins de s'en remettre à ceux qui l'ont vûe: car bien loin que ce que je viens d'en rapporter suffise pour cela, je doute même si sa lecture toute entiere pouroit faire juger tout l'effet que produit sa representation. Ie sai encor qu'on me dira, que le vice dont je parle, êtant le plus naturel de tous, ne manquera jamais de charmes capables de surmonter tout ce que cette Comedie y pouroit attacher de ridicule: mais je répons à cela deux choses; l'une, que dans l'opinion de tous les gens qui connoissent le monde,

ce peché, moralement parlant, eſt le plus univerſel qu'il puiſſe être; l'autre, que cela procede beaucoup plus, ſur tout dans les femmes, des mœurs, de la liberté & de la legereté de nôtre nation, que d'aucun panchant naturel, étant certain que de toutes les civiliſées il n'en eſt point qui y ſoit moins portée par le temperament que la Françoiſe: cela ſuppoſé, je ſuis perſuadé que le degré de ridicule où cette piece feroit paroitre tous les entretiens & les raiſonnemens, qui ſont les preludes naturels de la galanterie du tête à tête, qui eſt la dangereuſe; je pretens, dis-je, que ce caractere de ridicule, qui ſeroit inſeparablement attaché à ces voies & à ces acheminemens de corruption, par cette repreſentation, ſeroit aſſez puiſſant & aſſez

ſort pour contrebalancer l'attrait qui fait donner dans le panneau les trois parts des femmes qui y donnent.

C'eſt ce que je vous ferai voir plus clair que le jour, quand vous voudrez : car comme il faut pour cela traiter à fond du Ridicule, qui eſt une des plus ſublimes matieres de la veritable Morale, & que cela ne ſe peut ſans quelque longueur, & ſans examiner des queſtions un peu trop ſpeculatives pour cette Lettre ; je ne penſe pas devoir l'entreprendre ici. Mais il me ſemble que je vous voi plaindre de ma circonſpection à vôtre accoutumée, & trouver mauvais que je ne vous diſe pas abſolument tout ce que je penſe : il faut donc vous contenter toutafait ; & voici ce que vous demandez.

Quoique

Quoique la Nature nous ait fait naitre capables de connoitre la Raiſon pour la ſuivre, pourtant jugeant bien que ſi elle n'y attachoit quelque marque ſenſible, qui nous rendît cette connoiſſance facile, nôtre foibleſſe & nôtre pareſſe nous priveroient de l'effet d'un ſi rare avantage; elle a voulu donner à cette Raiſon quelque ſorte de forme exterieure & de dehors reconnoiſſable. Cette forme eſt en general quelque motif de joie, & quelque matiere de plaiſir que nôtre ame trouve dans tout objet moral. Or ce plaiſir, quand il vient des choſes raiſonnables, n'eſt autre que cette complaiſance delicieuſe, qui eſt excitée dans nôtre eſprit par la connoiſſance de la Verité & de la Vertu: & quand il vient de la vûe de l'ignorance & de l'erreur,

c'estadire de ce qui manque de Raison, c'est proprement le sentiment par lequel nous jugeons quelque chose ridicule. Or comme la Raison produit dans l'ame une joie mêlée d'estime, le Ridicule y produit une joie mêlée de mépris; parceque toute connoissance qui arrive à l'ame, produit necessairement dans l'entendement un sentiment d'estime ou de mépris, comme dans la volonté un mouvement d'amour ou de haine.

Le Ridicule est donc la forme exterieure & sensible que la providence de la Nature a attaché à tout ce qui est déraisonnable, pour nous en faire appercevoir, & nous obliger à le fuir. Pour connoitre ce Ridicule il faut connoitre la Raison dont il signifie le defaut, & voir en quoi

elle consiste. Son caractere n'est autre dans le fond, que la convenance, & sa marque sensible la bienseance, c'estadire le fameux *quod decet* des anciens : de sorte que la bienseance est à l'égard de la convenance, ce que les Platoniciens disent que la beauté est à l'égard de la bonté, c'estadire qu'elle en est la fleur, le dehors, le corps & l'apparence exterieure ; que la bienseance est la raison apparente, & que la convenance est la raison essentielle. Delà vient que ce qui sied bien est toujours fondé sur quelque raison de convenance, comme l'indecence sur quelque disconvenance, c'estadire le Ridicule sur quelque manque de Raison. Or si la disconvenance est l'essence du Ridicule, il est aisé de voir pourquoi la galanterie de

Panulphe paroit ridicule, & l'hypocrisie en general aussi; car ce n'est qu'à cause que les actions secretes des bigots ne conviennent pas à l'idée que leur devote grimace, & l'austerité de leurs discours a fait former d'eux au public.

Mais quand cela ne suffiroit pas, la suite de la representation met dans la derniere evidence ce que je dis: car le mauvais effet que la galanterie de Panulphe y produit, le fait paroitte si fort & si clairement ridicule, que le Spectateur le moins intelligent en demeure pleinement convaincu. La raison de cela est, que selon mon principe nous estimons Ridicule ce qui manque extremement de Raison: or quand des moyens produisent une fin fort differente de celle pour quoi on

les employe, nous ſuppoſons avec juſte ſujet, qu'on en a fait le choix avec peu de raiſon; parce que nous avons cette prevention generale, qu'il y a des voies par tout, & que quand on manque de reüſſir, c'eſt faute d'avoir choiſi les bonnes. Ainſi parce qu'on voit, que Panulphe ne perſuade pas ſa Dame, on conclut que les moyens dont il ſe ſert ont une grande diſconvenance avec ſa fin, & par conſequent qu'il eſt ridicule de s'en ſervir.

Or non ſeulement la galanterie de Panulphe ne convient pas à ſa mortification apparente, & ne fait pas l'effet qu'il pretend; ce qui le rend ridicule, comme vous venez de voir: mais cette galanterie eſt extreme, auſſibien que cette mortification, & fait le plus méchant effet qu'elle pouvoit

faire ; ce qui le rend extremement ridicule, comme il étoit necessaire pour en tirer le fruit que je pretens.

Vous me direz qu'il paroit bien par tout ce que je viens de dire, que les raisonnemens & les manieres de Panulphe semblent ridicules, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'elles le semblassent dans un autre ; parceque, selon ce que j'ai établi, le Ridicule étant quelque chose de relatif, puisque c'est une espece de disconvenance, la raison pourquoi ces manieres ne conviennent pas à Panulphe, n'auroit pas lieu dans un homme du monde qui ne seroit pas devot de profession comme lui, & par consequent elles ne seroient pas ridicules dans cet homme comme dans lui.

Je répons à cela, que l'excés de

Ridicule que ces manieres ont dans Panulphe, fait que toutes les fois qu'elles se presenteront au Spectateur dans quelqu'autre occasion, elles lui sembleront assurément ridicules, quoique peutêtre elles ne le seront pas tant dans cet autre sujet que dans Panulphe : mais c'est que l'ame, naturellement avide de joie, se laisse ravir necessairement à la premiere vûe des choses qu'elle a conçûes une fois comme extremement ridicules, & qui lui rafraichissent l'idée du plaisir tres sensible qu'elle a goûté cette premiere fois : or dans cet état l'ame n'est pas capable de faire la difference du sujet où elle voit ces objets ridicules, avec celui où elle les a premierement vûs. Je veux dire qu'une femme qui sera pressée par les mêmes raisons que Pa-

nulphe employe, ne peut s'empêcher d'abord de les trouver ridicules, & n'a garde de faire reflexion ſur la difference qu'il y a entre l'homme qui lui parle & Panulphe, & de raiſonner ſur cette difference, comme il faudroit qu'elle fît, pour ne pas trouver ces raiſons auſſi ridicules qu'elles lui ont ſemblé, quand elle les a vû propoſer à Panulphe.

La raiſon de cela eſt que nôtre imagination qui eſt le receptacle naturel du Ridicule, ſelon ſa maniere ordinaire d'agir, en attache ſi fortement le caractere au materiel dans quoi elle voit, comme ſont ici les paroles & les manieres de Panulphe, qu'en quelqu'autre lieu quoique plus decent, que nous trouvions ces mêmes manieres, nous ſommes d'abord fra-

pez d'un ſouvenir de cette premiere fois, ſi elle a fait une impreſſion extraordinaire, lequel ſe mêlant mal à propos avec l'occaſion preſente, & partageant l'ame à force de plaiſir qu'il lui donne, confond les deux occaſions en une, & tranſporte dans la derniere tout ce qui nous a charmez & nous a donné de la joie dans la premiere; ce qui n'eſt autre que le Ridicule de cette premiere.

Ceux qui ont étudié la nature de l'ame, & le progrés de ſes operations morales, ne s'étonneront pas de cette forme de proceder ſi irreguliere dans le fond, & qu'elle prenne ainſi le change, & attribue de cette ſorte à l'un cé qui ne convient qu'à l'autre: mais enfin c'eſt une ſuite neceſſaire de la violente & forte im-

pression qu'elle a reçûe une fois d'une chose, & de ce qu'elle ne reconnoit d'abord & ne juge les objets que par la premiere apparence de ressemblance qu'ils ont avec ce qu'elle a connu auparavant, & qui frappe d'abord les sens.

Cela est si vrai, & telle est la force de la prevention, que je croirois prouver suffisamment ce que je pretens, en vous faisant simplement remarquer, que les raisonnemens de Panulphe, qui sont les moyens qu'il employe pour venir à son but, étant imprimez dans l'esprit de quiconque a vû cette piece, comme ridicules, ainsi que je l'ai prouvé, & par consequent comme mauvais moyens; naturellement parlant, toute femme prés de qui on voudra les employer aprés ce-

la., les rendra inutiles en y resistant, par la seule prevention où cette piece l'aura mise, qu'ils sont inutiles en euxmêmes.

Que si pourtant malgré tout ce que je viens de dire, on veut que l'ame aprés le premier mouvement qui lui fait embrasser avec empressement la plus legere image de Ridicule, revienne à soi, & fasse à la fin la difference des sujets; du moins m'avoüerez-vous, que ce retour ne se fait pas d'abord; qu'elle a besoin d'un tems considerable pour faire tout le chemin qu'il faut qu'elle fasse pour se desabuser de cette premiere impression; & qu'il est quelques instans, où la vûe d'un objet qui a paru extremement ridicule dans quelqu'autre lieu, le represente encor comme tel, quoique peutêtre il ne le soit pas dans celui-ci.

Or ces premiers inſtans ſont de grande conſideration dans ces matieres, & font preſque tout l'effet que feroit une extreme durée; parcequ'ils rompent toujours la chaine de la paſſion & le cours de l'imagination, qui doit tenir l'ame attachée dés le commencement juſqu'au bout d'une entrepriſe amoureuſe, afin qu'elle reüſſiſſe: & parceque le ſentiment du Ridicule étant le plus froid de tous, amortit & éteint abſolument cette agreable emotion & cette douce & benigne chaleur qui doit animer l'ame dans ces occaſions. Que le ſentiment du Ridicule ſoit le plus froid de tous, il paroit bien, parceque c'eſt un pur jugement plaiſant & enjoüé d'une choſe propoſée: or il n'eſt rien de plus ſerieux que tout ce qui a quelque

teinture de paſſion ; donc il n'y a rien de plus oppoſé au ſentiment paſſionné d'une joie amoureuſe, que le plaiſir ſpirituel que donne le Ridicule.

Si je cherchois matiere à philoſopher, je pourois vous dire pour achever de vous convaincre de l'importance des premiers inſtans en matiere de Ridicule, que l'extreme attachement de l'ame pour ce qui lui donne du plaiſir, comme le Ridicule des choſes qu'elle voit, ne lui permet pas de raiſonner pour ſe priver de ce plaiſir, & par conſequent qu'elle a une repugnance naturelle à ceſſer de conſiderer comme Ridicule, ce qu'elle a une fois conſideré comme tel : & c'eſt peutêtre pour cette raiſon que, comme il arrive ſouvent, nous ne ſaurions traiter ſerieuſe-

ment de certaines choſes, pour les avoir d'abord enviſagées de quelque côté ou ridicule, ou ſeulement qui a rapport à quelque idée de ridicule que nous avions, & qui nous l'a rafraichie: combien donc à plus forte raiſon cette premiere impreſſion fait-elle le même effet dans les occaſions auſſi ſerieuſes que celles-ci; Car, comme je viens de le remarquer, il ne faut point dire que ce ſoient des affaires à être traitées en riant, n'y ayant rien de plus ſerieux que ces ſortes d'entrepriſes; ce que je veux bien repeter, parcequ'il eſt fort important pour mon but, & rien qui ſoit plutôt demonté par le moindre mélange de ridicule, comme les experts le peuvent témoigner: & tout cela parceque le ſentiment du Ridicule eſt le plus choquant, le

plus rebutant, & le plus odieux de tous les ſentimens de l'ame.

Mais s'il eſt generalement deſagreable, il l'eſt particulierement pour un homme amoureux, qui eſt le cas de nôtre queſtion. Il eſt peu d'honnêtes gens qui ne ſoient convaincus par experience de cette verité; auſſi eſt-il bien aiſé de la prouver. La raiſon en eſt, que comme il n'y a rien qui nous plaiſe tant à voir en autrui, qu'un ſentiment paſſionné; ce qui eſt peutêtre le plus grand principe de la veritable Rethorique; auſſi n'y á-t-il rien qui déplaiſe plus que la froideur & l'apathie qui accompagne le ſentiment du ridicule, ſur tout dans une perſonne qu'on aime: de ſorte qu'il eſt plus avantageux d'en être haï; parceque quelque paſſion qu'une femme ait pour

vous, elle eſt toujours favorable; étant toujours une marque que vous eſtes capable de la toucher, qu'elle vous eſtime, & qu'elle eſt bien aiſe que vous l'aimiez ; au lieu que ne la toucher point du tout, & lui être indifferent, à plus forte raiſon lui paroitre mépriſable pour peu que ce ſoit, c'eſt toujours être à ſon égard dans un neant le plus cruel du monde, quand elle eſt tout au vôtre : de ſorte que pour peu qu'un homme ait de courage, ou d'autre voie ouverte pour revenir à la liberté & à la raiſon, la moindre marque qu'il aura de paroitre ridicule, le guerira abſolument, ou du moins le troublera, & le mettra en deſordre, & par conſequent hors d'état de pouſſer une femme à bout pour cette fois, & elle de même en ſu-

reté quant à lui; ce qui eſt le but de ma reflexion.

Mais non ſeulement quand l'impreſſion premiere de Ridicule, qui ſe fait dans l'eſprit d'une femme, lorſqu'elle voit les mêmes raiſonnemens de Panulphe dans la bouche d'un homme du monde, s'effaceroit abſolument dans la ſuite, par la reflexion qu'elle feroit ſur la difference qu'il y a de Panulphe à l'homme qui lui parle: non ſeulement, dis-je, quand cela arriveroit, cette premiere impreſſion ne laiſſeroit pas de produire tout l'effet que je pretens, comme je l'ai prouvé; mais il eſt même faux qu'elle puiſſe être effacée entierement, parce que, outre que ces raiſonnemens paroiſſent ridicules, comme je l'ai fait voir, ils le ſont en effet, & ont toujours reellement quelque de-

gré de ridicule dans la bouche de qui que ce ſoit, s'ils n'en ont pas partout un auſſi grand que dans Panulphe. La raiſon de cela eſt que, ſi le Ridicule conſiſte dans quelque diſconvenance, il s'enſuit que tout menſonge, déguiſement, fourberie, diſſimulation, toute apparence differente du fond, enfin toute contrarieté entre actions qui procedent d'un même principe, eſt eſſentiellement ridicule. Or tous les galans qui ſe ſervent des mêmes perſuaſions que Panulphe, ſont en quelque degré diſſimulez & hypocrites comme lui; car il n'en eſt point qui voulût avoüer en public les ſentimens qu'il declare en particulier à une femme qu'il veut perdre: ce qu'il faudroit qui fût, pour qu'il fût vrai de dire, que ſes ſentimens de tête à

tête n'ont aucune diſconvenance avec ceux dont il fait profeſſion publique, & par conſequent aucune indecence, ni aucun ridicule: & le premier fondement de tout cela eſt ce que j'ai établi dés l'entrée de cette reflexion, que la providence de la Nature a voulu que tout ce qui eſt méchant eût quelque degré de ridicule, pour redreſſer nos voies par cette apparence de defaut de Raiſon, & pour piquer nôtre orgueil naturel, par le mépris qu'excite neceſſairement ce defaut, quand il eſt apparent, comme il eſt par le Ridicule: & c'eſt delà que vient l'extreme force du Ridicule ſur l'eſprit humain, comme de cette force procede l'effet que je pretens. Car la connoiſſance du defaut de Raiſon d'une choſe que nous donne

l'apparence de Ridicule, qui eſt en elle, nous fait la meſeſtimer neceſſairement, parceque nous croyons que la Raiſon doit regler tout. Or ce mépris eſt un ſentiment relatif de même que toute eſpece d'orgueil, c'eſtadire qui conſiſte dans une comparaiſon de la choſe meſeſtimée avec nous au deſavantage de la perſonne dans qui nous voyons cette choſe, & à nôtre avantage : car quand nous voyons une action ridicule, la connoiſſance que nous avons du Ridicule de cette action nous eleve au deſſus de celui qui la fait ; parceque d'une part perſonne n'agiſſant irraiſonnablement à ſon ſceu, nous jugeons que l'homme qui l'a faite, ignore qu'elle ſoit dêraiſon nable, & la croit raiſonnable, donc qu'il eſt dans l'erreur & dans

l'ignorance, que naturellement nous eſtimons des maux; d'ailleurs par cela même que nous connoiſſons ſon erreur, par cela même nous en ſommes exemts: donc nous ſommes en cela plus éclairez, plus parfaits, enfin plus que lui. Or cette connoiſſance d'être plus qu'un autre, eſt fort agreable à la Nature; delà vient que le mépris qui enferme cette connoiſſance, eſt toujours accompagné de joie: or cette joie & ce mépris compoſent le mouvement qu'excite le Ridicule dans ceux qui le voyent; & comme ces deux ſentimens ſont fondez ſur les deux plus anciennes & plus eſſentielles maladies du genre humain, l'orgueil & la complaiſance dans les maux d'autrui, il n'eſt pas étrange que le ſentiment du Ridicule ſoit ſi

fort, & qu'il raviſſe l'ame comme il fait ; elle qui ſe défiant à bon droit de ſa propre excellence depuis le peché d'origine, cherche de tous côtez avec avidité dequoi la perſuader aux autres & à ſoimême par des comparaiſons qui lui ſoient avantageuſes, ceſtadire par la conſideration des defauts d'autrui.

Enfin il ne faut pas pour derniere objection qu'on me diſe, que tous les ſentimens que j'attribuë aux gens, & ſur leſquels je fonde mon raiſonnement dans tout ce diſcours, ne ſe ſentent pas comme je les dis ; car ce n'eſt que dans les occaſions qu'il paroit ſi on les a, ou non : ce n'eſt pas qu'alors même on s'apperçoive de les avoir ; mais c'eſt ſeulement que l'on fait des actes qui ſuppoſent neceſſairement qu'on

les a; & c'eſt la maniere d'agir naturelle & generale de nôtre ame, qui ne s'avoüe jamais à ſoi-même la moitié de ſes propres mouvemens; qui marque rarement le chemin qu'elle fait, & que l'on ne pouroit point marquer auſſi, ſi on ne le découvroit, & ſi on ne le prouvoit de cette ſorte par la lumiere & par la force du raiſonnement.

Voila, Monſieur, la preuve de ma reflexion; ce n'eſt pas à moi à juger ſi elle eſt bonne, mais je ſai bien que ſi elle l'eſt, l'importance en eſt ſans doute extreme; & s'il faut eſtimer les remedes dautant plus que les maladies ſont incurables, vous m'avoüerez que cette Comedie eſt une excellente choſe à cet égard, puiſque tous les autres efforts qui ſe font contre la galanterie,

ſont abſolument vains. En effet les Predicateurs foudroyent, les Confeſſeurs exhortent, les Paſteurs menacent, les bonnes ames gemiſſent, les parens, les maris & les maitres veillent ſans ceſſe, & font des efforts continuels auſſi grans qu'inutiles, pour brider l'impetuoſité du torrent d'impureté qui ravage la France; & cependant c'eſt étre ridicule dans le monde, que de ne s'y laiſſer pas entrainer; & les uns ne font pas moins de gloire d'aimer l'incontinence, que les autres en font de la reprendre. Le deſordre ne procede d'autre cauſe que de l'opinion impie où la pluſpart des gens du monde ſont aujourd'hui, que ce peché eſt moralement indifferent, & que c'eſt un point où la Religion contrarie directement la Raiſon naturelle. Or pou-

pouvoit-on combattre cette opinion perverſe plus fortement, qu'en découvrant la turpitude naturelle de ces bas attachemens, & faiſant voir par les ſeules lumieres de la Nature, comme dans cette Comedie, que non ſeulement cette paſsion eſt criminelle, injuſte & déraiſonnable, mais même qu'elle l'eſt extremement, puiſque c'eſt juſques à en paroitre ridicule? Voila, Monſieur, quels ſont les dangereux effets qu'il y avoit juſte ſujet d'apprehender, que la repreſentation de l'Impoſteur ne produisît. Ie n'en dirai pas davantage, la choſe parle d'ellemême.

Ie rens apparemment un tres mauvais ſervice à Moliere par cette reflexion, quoique ce ne ſoit pas mon deſſein; parceque je lui fais des ennemis d'autant de

galans qu'il y en a dans Paris, qui ne ſont pas peutêtre les perſonnes les moins éclairées ni les moins puiſſantes : mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. Cela ne lui arriveroit pas, ſi ſuivant les pas des premiers Comiques & des modernes qui l'ont precedé, il exerçoit ſur ſon theatre une cenſure impudente, indiſcrete & mal reglée, ſans aucun ſoin des mœurs ; au lieu de negliger, comme il a fait en faveur de la Vertu & de la Verité, toutes les loix de la coutume & de l'uſage du beau monde, & d'attaquer ſes plus cheres maximes & ſes franchiſes les plus privilegiées, juſques dans leurs derniers retranchemens.

Voila, Monſieur, ce que vous avez ſouhaité de moi : gardez-vous bien de croire pour tout ce que je viens de dire, que je m'inte-

reſſe en aucune maniere dans l'hiſtoire que je vous ai contée, & de prendre pour l'effet de quelque opinion premeditée, l'effort que j'ai fait pour vous plaire : je parle ſur les ſuppoſitions que je forge, & ſeulement pour me donner matiere de vous entretenir plus lontems, comme je ſai que vous le voulez. A cela prés, peu m'importe qui que ce ſoit qui ait raiſon : car quoique cette affaire me paroiſſe peutêtre aſſez de conſequence, j'en voi tant d'autres de cette ſorte aujourd'hui, qui ſont ou traitées de bagatelles, ou reglées par des principes tout autres qu'il faudroit, que n'étant pas aſſez fort pour reſiſter aux mauvais exemples du ſiecle, je m'accoutume inſenſiblement, Dieu merci, à rire de tout comme les autres, & à ne regarder toutes les

choses qui se passent dans le monde, que comme les diverses scenes de la grande Comedie qui se joüe sur la terre entre les hommes. Ie suis,

MONSIEVR,



Vôtre, &c.

*Le 20. Aoust 1667.*




Y+
5788